

NAHAR MISRAÏM

Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel Des Juifs d'Égypte (ASPCJE)

4^{ème} trimestre 2017 - N°72

Octobre 2017

6 euros

Sommaire

p.2 – Comptes rendus de nos activités :

1^{er} juillet 2017 : Projection du film
« Salafistes »

Michel Mazza

p.4 – 10 septembre : « Une France soumise » par
Barbara Lefebvre

David Harari

p.11 – Synagogues d'Égypte : Mehalla

Emile Gabbay

p.13 – Le Projet de numérisation

Emile Gabbay

p.16 – La Revue de Presse

Joe Chalom

**p.21 – Livres : « Soliman – Un lyonnais
généralissime des armées Égyptiennes »**

David Harari

**p.23 – « Sans retour » -Mémoires d'un Égyptien
:** Jacques Sardas

David Harari

**p.26 – Disparitions : Renée Botton
Albert Pardo**

p.-27 – Pour une poursuite de notre Association

André Cohen

p.28 – Dernière minute :

- visite aux Salons Hoche le jour de Yom Kippour
- Les prochaines activités

BONNE ANNEE 5778



Ce bulletin coïncide avec les grandes fêtes de l'année juive : Rosh Hashana et Yom Kippour, appelées « les jours redoutables », suivies de la fête de Souccot, plus joyeuse.

L'ASPCJE

Vous adresse ses meilleurs vœux de bonheur, de santé et de paix.

Que cette nouvelle année nous rapproche encore, en partageant avec vous de nouvelles activités telles que celles proposées en page 28 par exemple.

Voir le programme des prochaines activités de l'association à la page 28.

[Vous trouverez aussi la liste de nos activités sur notre site internet](http://www.aspcje.fr)

www.aspcje.fr

Bulletin trimestriel - Abonnement (4 numéros) : 20 euros - Adhésion à ASPCJE : 20 euros par an - Abonnement + Adhésion : 40 euros
Secrétariat (abonnement et adhésion) : André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86
Courriel (e-mail): aspcje@gmail.com Site : www.aspcje.fr
Directeur de la publication : Joseph CHALOM Composition : Nanette Harari –Damoiseau
Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774 ISSN: 0249-8073
Imprimerie : Imp. Moderne de Bayeux, 7 rue de la Résistance, 14400 BAYEUX

Comptes rendus de nos activités

Le 1^{er} juillet 2017 : Compte-rendu de la projection du film « Salafistes » et du débat qui a suivi

Nous étions nombreux à assister ce samedi 1^{er} juillet à la projection du film « Les Salafistes », qui met en lumière les méthodes appliquées par les islamistes aux populations qui ont le malheur de tomber sous leur joug. Nous avons eu le privilège d'être accompagnés lors de la projection, par M. François MARGOLIN, un des réalisateurs du film.

La séance s'est déroulée en 3 parties toutes très intéressantes. D'abord la projection dont nous décrirons succinctement certains passages, puis quelques précisions sur les difficultés rencontrées par les réalisateurs pour obtenir les autorisations de diffusion dans les média et les salles de cinéma. Enfin, partie non moins intéressante, le débat qui a suivi où M. MARGOLIN nous a fourni de nombreuses explications.

1-Le film : Tombouctou 2012. On voit déambuler des « policiers » lourdement armés arborant fièrement un uniforme bleu sur lequel on peut lire « Police Islamique » (En arabe : El Shorta El Islamia). Ils ne font qu'appliquer la Shariah. Malheur aux femmes non voilées, ou portant des vêtements non conformes (entendez non couvertes de la tête aux chevilles), aux hommes surpris entraînés d'écouter de la musique, de boire une boisson alcoolisée, ou de fumer un « joint » etc.

Puis nous assistons à des discours tantôt en français, tantôt en arabe où l'orateur est absolument convaincu de son bon droit et où aucun doute n'est permis.

Ainsi en est-il d'OMAR qui nous explique qu'ils ne font qu'appliquer les règles édictées par MOHAMAD, règles, incontestables et universelles. Sur un ton docte il nous expliquera qu'il a teint sa barbe rousse pour ne pas être confondu avec d'éventuels barbus non musulmans.

ABOU-MOHAMAD de la MUJAO (autre mouvance salafiste) qui nous apprend que depuis l'instauration de la Sharia, il n'y a plus de femmes non voilées, et l'alcool ainsi que la drogue ont totalement disparu. Vous voyez, nous avons assaini le comportement des individus. Mais pour parvenir à ce résultat satisfaisant, il faut sévir contre les contrevenants.

Ainsi nous assisterons à la condamnation d'un jeune « délinquant » qui recevra en public, plusieurs coups de fouet pour avoir consommé de la drogue.

Tout ceci est bien codifié. Quarante coups de fouet pour tout individu ayant consommé de l'alcool mais... n'ayant pas d'antécédents.

Pour l'adultère : 100 coups de fouet et bannissement d'un an...si célibataire.

On reste confondu devant cette précision magnanime.

POUR ANSAR EL DINE, (mouvance Djihadiste) : ce sera l'amputation de la main si l'on est accusé de vol. (La projection de la majeure partie de « l'opération » d'amputation nous sera heureusement épargnée.)

Enfin last but not least on nous expliquera qu'une exécution publique est exigée et programmée à l'encontre d'un meurtrier car la famille de la victime a refusé tout accord de dédommagement...

Un homme convaincu d'homosexualité est jeté vivant du haut d'un immeuble.

Rien d'étonnant car l'homosexualité est interdite par toutes les religions.

Ainsi au fil de la projection nous entendrons de nombreux intervenants tous plus convaincus les uns que les autres, nous expliquer que lapider une femme adultère ou couper la main d'un voleur a pour seul but de faire respecter la loi de Dieu. Comprenez : Nous allons faire respecter la Sharia dans tout le Mali car nous sommes sûrs de notre victoire. Nous disposons de centaines de Djihadistes prêts à mourir pour renouveler l'exploit réalisé le 11 septembre contre les *twin towers* de New York.

Quant aux journalistes de Charlie Hebdo, il ne faut pas s'apitoyer sur leur sort. Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient puisqu'ils avaient insulté le prophète.

Les petits enfants juifs tués par le soldat de l'islam MERAH l'ont eux aussi bien mérité puisque les juifs tuent hommes femmes et enfants.

Sachez aussi que la démocratie est incompatible avec l'islam et ne soyez pas étonnés lorsque nous affirmons qu'un homme vaut deux femmes...

Pour ceux qui le souhaitent, dans l'annonce d'AKADEM on retrouvera quelques passages bien choisis du film dont nous venons de décrire les péripéties.

2- Les difficultés rencontrées pour réaliser « Les Salafistes » et pour en assurer la diffusion.

Tout d'abord rappelons qu'il faut beaucoup de courage pour se lancer dans une telle aventure. Bivouaquer dans les plaines désertiques du Mali n'est pas une promenade aux Champs Élysées. Le danger est permanent. On devient facilement otage de ces bandes qui guettent pour obtenir des rançons et on risque aussi d'être décapité ou égorgé... Il faut trouver des interprètes, des intermédiaires susceptibles de vous mettre en contact avec des chefs djihadistes et les convaincre de se laisser filmer. Tout ceci n'est pas de tout repos !

La diffusion du film a aussi connu des obstacles pas encore totalement surmontés.

L'ancienne ministre Fleur PELLERIN a d'abord voulu l'interdire aux moins de 18 ans. Car on a considéré ce film comme étant favorable aux djihadistes ! Après la levée de cette interdiction, c'est France télévision qui fera obstacle à sa diffusion pour... motifs financiers.

Une série de péripéties ont émaillé la projection du film dans les cinémas. Le film a été interdit dans 30 salles, puis autorisé seulement dans trois cinémas.

Le jour prévu pour la diffusion, le visa n'a été accordé qu'à 15h15 et la projection a dû être annulée dans certaines salles. On espère que Canal plus respectera son engagement pour présenter « Les Salafistes ».

En réalité, bien plus que visionner le film, ce qui importe, c'est de le poursuivre par un débat qui éclaire les spectateurs sur les tenants et les aboutissants du Djihadisme.

Il semble que les difficultés rencontrées pour la diffusion en France tiennent surtout au fait que l'on ne veut pas admettre que le Salafisme a pris ses quartiers dans notre pays et qu'il tente de se propager par tous les moyens.

Comble des paradoxes, projeté à la télévision tunisienne (même pendant le Ramadan), le film a été très bien accepté suivi d'un débat en présence du réalisateur M. MARGOLIN.

3- Le débat.

Comme prévu, de nombreuses questions ont été posées après la projection. Nous en rendons compte ci-après.

Q. Dans quelles conditions ce film a-t-il été réalisé ? Comment avez-vous pu convaincre les chefs Islamistes de se laisser filmer ?

R. Il est très difficile de joindre ces islamistes, et c'est par internet que les réalisateurs ont pu entrer en contact avec un journaliste mauritanien qui a facilité les relations. Par ailleurs, M. MARGOLIN avait déjà conçu un film tourné en Afghanistan qui s'intitule « L'Opium chez les Talibans ». Cette réalisation a servi de « d'appât ». Les Djihadistes aiment montrer des scènes violentes qui de leur point de vue servent leur propagande. Par ailleurs devant une caméra ils sont séduits et adorent passer à la télévision. Ces éléments ont convaincu leurs chefs de participer à la réalisation du film.

Enfin il ne faut pas s'étonner de l'orientation du film tourné chez les Talibans « Opium et Islam ». Nous ne sommes pas à une contradiction près. On flagelle les consommateurs de drogues, mais on cultive l'opium car ceci permet l'entrée de devises !

Q. Comment DAESH tient-il tête à la coalition qui le combat ? Où trouve-t-il l'arsenal dont il se sert ?

R. Les djihadistes sont financés par le Qatar et l'ont été jusqu'à très récemment par l'Arabie Saoudite. Lorsqu'ils ont pris le pouvoir, ils ont récupéré les puits de pétrole et ...l'ont écoulé *via* la Turquie. Enfin ils ont récupéré les armes sophistiquées livrées par les États-Unis à l'armée Irakienne lorsque

celle-ci, attaquée par les djihadistes, a fui en débandade. À ceci s'ajoute le trafic fructueux d'antiquités volées dans les musées sous la coupe de DAESH.

En Afrique occidentale, les islamistes prospèrent grâce aux rançons des prises d'otage et à la drogue.

Q. Ce film violent suscite un malaise indéfinissable.

R. Ceci n'est pas étonnant. Nous ne sommes pas familiarisés avec ces débordements insupportables, mais ce film doit-être suivi d'un débat. Malheureusement nous assistons tous les jours sur internet à des scènes d'une violence inouïe.

Le risque que nous assumons avec la projection « des Salafistes » c'est que certains jeunes et moins jeunes soient séduits par cette propagande, mais le pari que nous prenons est qu'à la suite d'un débat, un plus grand nombre prendra conscience du danger présenté par cette « idéologie ».

Q. Dans le film on assiste à des interviews d'autochtones, qu'en est-il des néo convertis au salafisme ?

R. Pour réaliser un tel film montrant le comportement *in situ* de ces chefs djihadistes, il nous est apparu plus intéressant de les solliciter, plutôt que de s'adresser à de jeunes recrues qui ne nous auraient pas appris grand chose.

La projection du film et le débat qui s'en est suivi ont accaparé toute notre attention et suscité un grand intérêt à telle enseigne que le temps qui nous était attribué pour cette activité s'est rapidement écoulé et le pot traditionnel que nous nous accordons en fin de séance a du être reporté.

Un grand merci à François MARGOLIN qui nous a consacré son après-midi pour nous éclairer sur les aspects méconnus du Salafisme.

Michel MAZZA

Pour mémoire, il nous apparaît digne d'intérêt de rappeler ici la définition que notre ami Antoine Sfeir nous avait donné du Salafisme lors de son exposé du 27 juin 2015 à la Maison des Associations :

- "Salaf" signifie "pur". Le salafisme, forme radicale et intégriste de l'islam, prétend revenir aux conditions qui prévalaient au 7^{ème} siècle. Les salafistes sont attachés à la parole du prophète Mohammad laquelle pour eux possède un caractère universel.
- L'islamisme est un terme qui avec le temps, a été dévoyé. À l'origine, islamisme n'était ni plus ni moins péjoratif que judaïsme ou christianisme. De nos jours, les islamistes (dont font partie les salafistes et les frères musulmans) veulent islamiser la planète, en y incluant un programme religieux, économique, et politique.

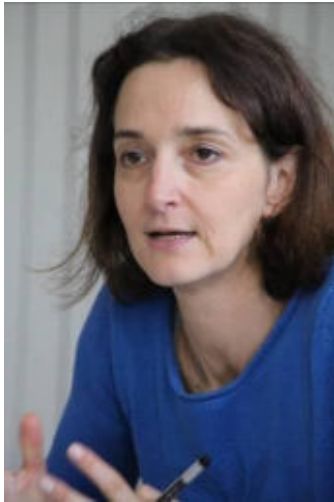
« Une France soumise »:par Barbara Lefebvre le 10 septembre 2017

Dimanche 10 septembre nous avons reçu Barbara Lefebvre qui venait nous parler du dernier ouvrage publié par Georges Bensoussan avec un collectif d'auteurs, et qui est une « suite » au livre « Les territoires perdus de la République » publié en 2002 et rapidement mis sous le boisseau. Il dénonçait l'islamisation rampante de notre pays et l'immobilisme des autorités face à ce phénomène qui menaçait (déjà) les fondements de notre République.

Après une brève introduction, André Cohen Secrétaire de notre Association se tourna vers notre invitée et lui passa la parole :

Barbara Lefebvre a commencé par rappeler que l'ouvrage précédent aurait été un moment important, selon ses auteurs, pour attirer l'attention sur la progression de l'antisémitisme musulman en France. Faisant suite aux événements du 11 septembre 2001, ils pensaient que les autorités prendraient la mesure de ce phénomène croissant du fait de la 2^{nde} Intifada, des incitations à la violence de Yasser Arafat, et la confusion délibérée par la jeunesse musulmane en France entre les événements du Moyen Orient et l'antisémitisme croissant en France.

Il est à noter que tous les témoignages recueillis pour le livre « Les territoires perdus de la République » étaient publiés sous pseudonyme à l'exception de trois d'entre eux.



Malheureusement, la classe politique et les médias ignorèrent cet avertissement et continuèrent de penser que la France avec les plus importantes communautés musulmane et juive d'Europe était un exemple de cohabitation réussie et refusèrent de voir l'importance de l'antisémitisme qui se développait en France.

L'ouvrage fut réédité en 2015, et à ce moment un éditeur reprit contact avec Georges Bensoussan pour lui demander de refaire un état des lieux 15 ans après l'ouvrage original.

Cette fois, l'ouvrage qui en est sorti a été plus ambitieux et il a couvert les principaux secteurs de la vie publique en France, tels que la Médecine, l'Education Nationale, la sécurité grâce à de nombreux témoignages d'acteurs sur le terrain. Les constatations qui s'imposent au travers de ces témoignages sont le fort recul de la laïcité, et la persistance d'un antisémitisme qui ne fait que croître au fil des ans. Le combat contre l'antisémitisme n'a pas eu lieu depuis 2002. Les autorités n'ont quasiment rien fait. Le djihadisme a pris une ampleur tragique comme on le sait, et l'Islam radical s'est répandu dans bien des secteurs, tels que les Mairies, la Préfecture, les hôpitaux, les transports, l'Education Nationale et la Police.

Une partie de la France souscrit à la Doxa de ne pas confondre Islam et Islamisme. Et pourtant, les terroristes se revendiquent de l'Islam et le mentionnent aussi bien pendant leurs attaques que dans leur littérature. En fait, ils citent les sourates explicites du Coran leur intimant l'ordre de tuer les infidèles et particulièrement les juifs, sans les caviarder ou les modifier...

Ce qui est plus préoccupant c'est le refus des instances communautaires juives d'identifier ce nouveau terrorisme comme étant de nature musulmane, pour un tas de raisons qui seront brièvement mentionnées plus bas. Donc au niveau national, tant les instances politiques que les « juifs d'en haut » s'accrochent à une vision déformée de la réalité en continuant de blâmer l'extrême droite pour les sentiments d'antisémitisme qui traversent le pays et se réfèrent toujours à la Shoah comme la source de ces sentiments. En général elles ne veulent pas voir ce qui se passe dans les quartiers dans lesquels les juifs sont agressés, insultés et subissent des agressions verbales et parfois physiques simplement du fait de leur religion. D'aucuns s'accrochent à une vision idyllique de la coexistence pacifique entre juifs et musulmans en Afrique du Nord et peinent à accepter l'émergence de l'antisémitisme actuel qui a profondément pénétré les populations maghrébines en France.

Aujourd'hui donc la question de l'Islam politique en France se pose de manière encore plus pressante qu'en 2002 et pourtant ce fut la grande absente de l'élection présidentielle de 2017. Dans le contexte de cette élection il faut mentionner l'assassinat de Sarah Halimi, le 4 avril dernier, en plein Paris, et qui fut au départ largement ignoré par les médias pour ne pas « polluer » l'élection présidentielle.

Comme on le sait, cette femme médecin à la retraite, très religieuse, a été surprise dans son sommeil par un voisin hurlant « Allah Akbar » qui l'a agressée, torturée pendant plusieurs heures avant de la défenestrer lardée de coups de couteau pendant que des policiers, postés derrière sa porte attendaient l'arrivée du Raid et n'ont jamais fait une tentative d'entrer dans son appartement pour la délivrer des mains de son tortionnaire. A ce jour, l'agression n'a toujours pas été qualifiée d'antisémite, et l'assassin a été enfermé d'office dans un hôpital psychiatrique sans examen préalable. La psychiatrisation des terroristes est devenue la réponse des autorités à un phénomène qui sans doute interpelle la population, car les psychiatres eux-mêmes s'interrogent sur ces diagnostics de troubles psychiatriques décelés chez les terroristes. Il est évident que des terroristes qui se font exploser ou se déchaînent contre des soldats, ou foncent avec un camion sur des civils sans défense doivent être

atteints de troubles, mais autant les médias que les autorités veulent ignorer ce qui provoque ces troubles et pourquoi ils n'affectent que des terroristes islamistes depuis qu'ils sont apparus.

Ces « voix du refus » de voir la réalité du terrain sont dans une sorte d'exil de soi, et elles rejettent juifs et musulmans dos à dos et considèrent qu'ils se sont exclus de la « francité ». Or, chez les juifs, le repli constaté chez « les juifs d'en bas » découle d'un fort sentiment d'insécurité, ce qui alimente les stéréotypes du type « les juifs vivent entre eux »...

On peut retracer le moment où cette Doxa progressiste s'est mise en place. La présidence de Valéry Giscard d'Estaing fut un grand moment pour l'Europe car elle coïncide avec l'arrivée des pédagogistes à l'Education Nationale, et la culture victimaire de « l'autre » qui se généralise. La communauté juive n'existe plus. On parle de « communautarisme ». L'existence de l'Etat d'Israël bouleverse notre existence

en tant que juifs et on nous ramène toujours à notre destin collectif de Juifs. Se développe aussi la culture de



la repentance au fil des ans, pour racheter les fautes des générations passées.

Il se produit des clivages profonds au sein de la communauté juive. Juifs sionistes et antisionistes, et le signal qui surgit est « Détachez-vous d'Israël pour être de vrais français ».

On en arrive à conclure que s'il se déclençait une nouvelle Intifada en Israël, les réactions en France seraient d'une quasi guerre civile à l'encontre de la communauté juive. Et pourtant le constat est que les seules victimes ciblées du terrorisme en France ont été des victimes juives et des soldats. D'autres attentats ont fait des victimes à l'aveugle, mais les juifs ont été délibérément visés et il n'est point besoin d'en refaire la liste ici.

Comprendre ce qui se passe dans l'Islam et le Coran

Il est utile de rappeler des points fondamentaux qui caractérisent le Coran et en quoi il diffère des livres sacrés des autres religions.

Le Coran n'est pas un ouvrage chronologique. Les sourates y sont classées par ordre de longueur.

Il y a deux Corans enchevêtrés. Les sourates Mecquoises et les sourates Médinoises. Les sourates Mecquoises datent de la période durant laquelle Mohamed tentait de convaincre les habitants de la Mecque d'accepter ses enseignements, et devant leur refus, il s'enfuit à Médine et se transforma en chef de guerre et ses sourates devinrent guerrières et sanguinaires

Il faut souligner, car cela est trop souvent passé sous silence, que la « loi d'abrogation », adoptée par les instances religieuses de l'Islam, a décidé que ce qui a été énoncé postérieurement prendra le pas sur ce qui précède, et c'est pour cela qu'on peut dire que les interprétations du Coran par Daesh ne sont pas moins exactes que celles d'un imam Chalgoumi qui prêche la tolérance, et même qu'elles sont plus en phase avec la loi d'abrogation. L'islamisme n'est pas plus radical que l'islam orthodoxe. Ce n'est pas une perversion du texte. Ce n'est qu'une lecture hyper rigoureuse de ces textes.

L'occident est donc confronté à une religion qui ne permet aucune exégèse des textes fondamentaux, ce qui est à l'opposé de ce que font les juifs avec le Talmud et le questionnement perpétuel des détails de cet ouvrage par des générations de rabbins et sages.

Il faut savoir que les musulmans peuvent déclencher une guerre (djihad) s'ils se considèrent agressés, ce qui se résume à une perception, et donc tout se transforme par eux en « légitime défense » pour justifier une agression.

Pour les juifs, « la loi du pays est la loi » et donc les juifs se soumettent toujours aux lois du pays dans lequel ils habitent, ce qui n'est pas le cas des musulmans qui considèrent que la Charia est au-dessus de la loi des hommes.

La question de la nationalité française accordée aux juifs par le décret Crémieux

Une des raisons mises en avant par les « progressistes » est que les Musulmans ont un fort ressentiment envers la France, et les Juifs Algériens, du fait que le décret Crémieux leur aurait accordé la nationalité française et non pas aux Arabes.

En réalité, le sénatus-consulte du 14/7/1865 signé par Napoléon III avait accordé la nationalité française à tous les juifs et musulmans d'Algérie qui en feraient la demande à titre individuel. Sur les 3 millions de musulmans algériens à l'époque, seuls quelques centaines en firent la demande, et sur 35.000 juifs algériens, seuls 113 chefs de famille en firent autant. Napoléon III fit une seconde tentative de naturalisation individuelle offerte aux juifs et musulmans, sans succès. C'est dire si la pression des imams et rabbins sur leurs ouailles fut forte pour maintenir leur contrôle sur ces populations. C'est dans ce contexte qu'Adolphe Crémieux décida de la naturalisation française des juifs par décret.



On connaît la suite, le développement de l'AIU (Alliance Israélite Universelle) pour scolariser les enfants et leur prodiguer une éducation laïque et moderne.

Au final, on doit souligner qu'il existe une obsession anti-judaïque dans le Coran, et en particulier, il y a dans la Bible une figure quasi démoniaque à leurs yeux. Il s'agit du prophète Ezra qui a vécu au 4^{ème} siècle avant J.C. qui avait proclamé « un peuple – un Dieu – une terre » car aux yeux des musulmans, Ezra a désacralisé la parole divine et il leur est intolérable que ce peuple survive à tous ses ennemis qui ont tenté de l'exterminer au fil des siècles

Barbara Lefebvre a souligné que l'antisémitisme européen est ancré dans un vieil antijudaïsme qui a prévalu pendant des siècles – et non du fait de l'existence de l'Etat d'Israël – et il est regrettable qu'il n'y ait plus aujourd'hui de grandes voix juives pour lutter contre cet antijudaïsme qui débouche si facilement sur l'antisémitisme et rejoint l'antisémitisme musulman.

Finalement, après avoir brossé ce tableau somme toute pessimiste de la persistance de l'antisémitisme en France, Barbara Lefebvre a allumé une petite lueur d'espoir en racontant comment, en tant que professeur d'Histoire-Géographie dans un lycée de zone ZEP, elle avait tenu tête à une jeune fille qui du jour au lendemain s'était « radicalisée », portait une jupe longue sur son pantalon, et arrivait la tête couverte d'un hijab qu'elle ôtait avant d'entrer dans l'établissement. Le bras de fer dura plusieurs semaines, mais en définitive après la coupure des vacances de la Toussaint, la jeune fille revint au lycée habillée comme avant son épisode de radicalisation. C'est donc une question de volonté. La seule inconnue est de savoir si les autorités, l'Education Nationale et autres instances publiques de notre pays comprendront le danger qui nous guette et l'étendue des dégâts causés par cet antisémitisme rampant au sein de notre pays.

Une série de questions suivit l'issue de cette conférence très dense, et l'assistance applaudit longuement Barbara Lefebvre pour son brillant exposé.

David Harari

Synagogues d'Égypte

Les juifs d'Égypte comme d'ailleurs les juifs de différents pays où ils ont vécu n'ont pas créé une architecture typiquement juive. Beaucoup de synagogues européennes ressemblent à l'église proche mais en plus petite, comme par exemple à Dijon ou à Florence. Il en va de même en Égypte où les synagogues ne sont pas intéressantes du point de vue de « l'art juif ». Leur histoire en revanche est étroitement liée à celle du peuple et porte témoignage de l'état de prospérité, tant matérielle qu'intellectuelle, des communautés juives. Elles nous fournissent des informations utiles concernant le développement religieux, les traditions de l'époque et nous permettent de comprendre l'évolution des communautés dans l'histoire en éclairant la compréhension du présent.

L'objectif est donc, dans ce numéro puis les prochains de notre revue, d'éclairer cette histoire des juifs d'Égypte à partir de la description et de la chronique des diverses synagogues aux différentes époques.

LA SYNAGOGUE DE MEHALLA EL-KOBRA

L'ancienne communauté juive de Mehalla El-Kobra, dispersée au début du XX^e siècle, avait conservé son temple et son cimetière depuis le moyen-âge.

Le rabbin Sambari (1640 – 1703) ⁽¹⁾ note ainsi dans ses chroniques : « *durant l'année 5165 ⁽²⁾ de la création du monde, lors de la révolte arabe, plusieurs Temples et Églises ont été détruits, mais le Temple de Mehalla El-Kobra qui est une construction très ancienne et qui date d'avant le prophète Mohamad, n'a pas été touché par eux, vu sa sainteté* ».



La Guéniza du Caire mentionne que cette synagogue avait été construite (ou reconstruite...) en 1044 ⁽³⁾ sous le règne des Fatimides (968 – 1171), et, selon la légende, probablement sur l'emplacement d'une plus ancienne, comme semble le rapporter Joseph Sambari dans l'extrait ci-dessus.

Maïmonide connaissait la communauté de Mehalla El-Kobra et le rabbin Benjamin de Tudèle (1130 – 1173), fils du Rabbin Jonas de Tudèle, rapporte dans son carnet de voyage qu'il a trouvé en 1160 à Mehalla El-Kobra une communauté de cinq cents âmes.

Deux documents de la Guéniza du Caire de l'époque de Maïmonide mentionnent en effet les noms des donateurs juifs de Mehalla El-Kobra pour les réfugiés d'Alexandrie, lorsque Shemouel Hanaguib était Grand Rabbin de Mehalla ⁽⁴⁾.

En 1884 – 1885, à l'aube du XX^e siècle, la ville de Mehalla El-Kobra, à mi-chemin entre Mansourah et Tantah, devient le centre des transactions cotonnières pour toute l'Égypte, et la synagogue est une fois encore rénovée.

En 1929, Alfred Yallouz ⁽⁵⁾, historien du judaïsme égyptien, décrit la synagogue avec son très haut plafond soutenu par des colonnes en marbre de Carrare importé d'Italie. Les murs sont eux aussi revêtus de marbre. Les chandeliers à sept branches, la teba, le hekhhal et les lampions d'argent et de cuivre qui pendent autour du hekhhal inspirent un profond sentiment de vénération aux visiteurs. L'aspect imposant du temple, vaste et surélevé d'un second étage pour les dames, achève cette impression qui impose le respect.

LE SEFER MIRACULEUX

Le rabbin Sambari nous décrit le temple et un de ses sefarim en bois de noyer, recouvert d'un étui formé d'une tôle de cuivre martelé, verdi par le temps, sur laquelle on découvre le psaume 66 gravé en forme de Ménorah ⁽⁶⁾. Sur la droite de cet étui, on peut lire : « *Ceci a été offert par Haïm Bar (fils de) Hananel connu sous le nom de Fadil Ben Abou Awi Ben Ibrahim El-Imshati (décédé), à la synagogue des Jérusalémites. Que le Miséricordieux le place ainsi que ses deux frères Shemouel et Menashé et toute sa famille sous le signe de la bénédiction et des bienfaits.* »

Sambari nous fait remarquer que ce sefer se lit seulement à Rosh Hodech, c'est-à-dire uniquement les jours de pleine lune.

Jacob Tolédano ⁽⁷⁾, Grand Rabbin de Tel-Aviv en poste au moment de la création de l'État d'Israël, rapporte, dans une étude sur les synagogues d'Alexandrie, la tradition selon laquelle le sefer de Mehalla El-Kobra – rédigé en assyrien (aschouri) - aurait été écrit par un homme saint et aurait miraculeusement permis la guérison de nombreux malades gravement atteints.



La synagogue de Mehalla El-Kobra porte le nom de « *Kénisset Al Ostad* » en mémoire de ce rabbin thaumaturge du XII^e siècle, *Haïm Fadil Ibn Abi Awi Ibn Ibrahim Ibn Hananel el-Imchati*, dit «*Al Ostad* » (Le Maître).

Jusqu'au départ des juifs d'Égypte en 1956, le hekhal du temple de Mehalla contenait quatorze sefarim outre celui d'Al Ostad. Certains d'entre eux ne portent aucune inscription tandis que sur d'autres on peut lire les noms des donateurs et même une date. Ainsi on trouve un sefer aux noms de Moché et Nathan Botton, un autre offert par Yossef Sasson, un troisième par Nina Vve Hayim Aghion, un quatrième par Om Asad, épouse Massoud Gournou, d'autres aux noms de Moché Zaccai, Mercado Isaac Arditi. L'un d'entre eux porte la date de 1495.

Plusieurs légendes circulent autour du sefer d'Al-Ostad.

La plus répandue est celle par laquelle les habitants de Mehalla El-Kobra affirment que le sefer, un jour retiré de Mehalla par la Communauté du Caire pour être placé à Haret-el-Yahud dans le temple du même nom (temple d'Al-Ostad) serait revenu tout seul à Mehalla El-Kobra, où, le samedi matin, les fidèles le retrouvèrent à sa place dans le hekhal.

Le chamache Megherich raconte à son tour en 1938 un tas d'autres légendes devant sa femme qui approuve ; il dit avoir souvent éteint lui-même la lumière électrique du temple et trouvé à minuit tout le temple éclairé. Redescendue pour éteindre la lumière, sa femme aurait senti sa main immobilisée sur l'interrupteur. Elle n'aurait pu la mouvoir qu'après avoir demandé pardon à « *Al-Ostad* ».



Célébration de fête en 1958

Une autre légende concerne le sefer lui-même. Sur la plaque fixée à droite de l'étui, l'inscription de l'offrande du sefer à la synagogue des Jérusalémistes est inscrite à l'envers, ce qui rend la lecture difficile. Un rabbin du XIX^e siècle aurait tenté de la déchiffrer. Mais à peine arrivé au milieu, il est pris de vertige et oublie tout ce qu'il a lu. Après une semaine de travail, il voit le Rabbin El-Imshati en rêve qui lui demande de ne plus déchiffrer ces inscriptions et le prévient que s'il y arrivait il ne vivrait pas une année.

LE PÈLERINAGE

Le pèlerinage de Mehalla El-Kobra a lieu chaque année le premier du mois d'Iyar, soit quinze jours après la fête de Pâque, et coïncide généralement avec la fin du mois d'avril ou le début de mai.

Les pèlerins se rendent en grand nombre au temple d'« Al Ostad », situé aux confins du village dans un quartier dénommé Khokhet El Yahoud, pour apposer la main sur le sefer torah du « Maître » et implorer la guérison.

Le Haret-el-Yahoud au Caire, les quartiers juifs de Tantah et de nombreuses villes d'Égypte se vident de leurs habitants qui vont festoyer à Mehalla El-Kobra. C'est en majorité le « petit peuple » de ces quartiers des grandes villes égyptiennes qui vient ici chercher un peu de bonheur.

Des tentes sont dressées sur un terrain vague autour de la synagogue. Les quartiers de moutons où les poulets grillent sur des feux de bois, consommés avec des boissons alcoolisées comme le zibib ⁽⁹⁾, le vin ou d'autres.

Ce pèlerinage dure deux jours et deux nuits parfois mais le plus souvent trois jours et trois nuits ; la nuit, les pèlerins étendent des couvertures sur lesquelles ils dorment pêle-mêle dans le temple, et on

peut imaginer les scènes « scandaleuses » pour ne pas dire les orgies, vu l'état d'ébriété générale, dont est témoin ce lieu saint. Dans les années 1930, les coutumes de ce pèlerinage issu du moyen âge ont évolué et les organisateurs, pour rendre le séjour plus agréable aux pèlerins, ont ajouté une fanfare de musique arabe qui joue, au gré des fêtards, les pièces les plus « irrévérencieuses » de leur répertoire. Les pèlerins malades, pieux, ou qui ont un vœu à formuler allument des lampions et font des donations au temple. Les autres se contentent de chanter, boire, manger et « conter fleurette ».

AUJOURD'HUI... UNE HYPOTHÈSE ?

Bien qu'en ruine, le temple existe encore aujourd'hui et appartient à la Communauté Israélite du Caire.

Le journal *Cairo Post* du 28 décembre 2015 rapporte une demande de Magda Haroun au Ministère des Antiquités pour restaurer cette synagogue.

Cela paraît impossible aujourd'hui.

Toutefois dans ces ruines se trouve probablement encore le reste d'une très ancienne Guéniza, protégé par les légendes concernant le sort réservé à celui qui y toucherait...



Emile Gabbay

RÉFÉRENCES.

- (1) Joseph Sambari (1640 – 1703), et chroniqueur juif égyptien. A rédigé un ouvrage, *Dibré Yossef*, véritable mine de renseignements sur l'état des communautés juives d'Égypte (et accessoirement du Moyen Orient) au XVII^e siècle. Seuls des extraits de ce manuscrit ont été publiés à Francfort en 1896. Un exemplaire de cet ouvrage se trouve à la bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle.
- (2) Année 5165 de la création du monde = année 1405 de l'EC, lors de la peste noire qui décima 20 % de la population entre 1403 et 1406.
- (3) *Histoire des Juifs du Nil*, page 132 : textes réunis et présentés par Jacques Hassoun, éditions *Le sycomore*.
- (4) À cette époque où les Fatimides règnent sur l'Égypte, nous savons, par les documents de la Guéniza du Caire qu'il existe de nombreuses communautés juives dans les villes du Delta. À titre d'exemple, quand des pirates attaquent les bateaux de commerce byzantins et capturent des juifs, ils les revendent à la communauté juive d'Alexandrie, qui lance une collecte dans les villages. Voici un résultat : Mehalla = 40,5 dinars, Minia Zifta = 37 dinars, Sambutieh = 26 dinars, Damsis = 12 dinars, Samanna = 11 dinars, Melig = 28 dinars, Damira = 14 dinars, Tinnis (Tanis) = 3 dinars, Damiette = 20 dinars, Benhe El Assal (Benha) = 14,125 dinars.
- (5) Maurice Fargeon, « *Les Juifs en Égypte, depuis les Origines jusqu'à ce jour* », Le Caire, imprimerie *Paul Barbey*, page 284.
- (6) *Tribune Juive*, 28 janvier 1948, page 1.
- (7) Jacob Tolédano (1880 – 1960), Grand Rabbin séfaraïde de Tel-Aviv (1942 – 1958), puis ministre des Affaires Religieuses jusqu'à sa mort.
- (8) Littéralement : *raisins*. En Égypte le *zibib* désigne l'anisette (*raki* en turc, *ouzo* en grec, *arak* en syrien et en libanais).

Portrait

LES FAMILLES CICUREL

Les familles Cicurel, vieilles familles séfaraïdes originaires d'Espagne, sont probablement issues d'une famille qui - à la fin du XV^e siècle - avait émigré d'Espagne vers la ville de Smyrne, aujourd'hui Izmir en Turquie. Cicurel, mais aussi Cikurel, Chicourel, Shicourel, Tchicourel, Cicourel ⁽¹⁾, sont des variantes de ce nom, qui en hébreu signifie « *ivre de Dieu* » (sicour/chicour, el). C'est à partir de Smyrne que ces familles se sont par la suite disséminées dans l'ensemble de l'empire ottoman et de là vers le reste de l'Europe et l'Amérique.

L'ARRIVÉE DES CICUREL EN ÉGYPTE

À partir du milieu du XIX^e siècle, on assiste à une forte émigration des juifs de Turquie vers l'Égypte. L'arrivée de Mohamed Ali au pouvoir, l'extermination des mamelouks et la fin des troubles intérieurs en 1811, ouvre au pays une nouvelle ère d'ordre et de sécurité qui attire les Européens. Mohamed Ali instaure un esprit de tolérance inconnu depuis des siècles dans les pays musulmans. Sous l'impulsion

des Européens qui investissent massivement dans l'économie égyptienne, le percement du canal de Suez entre 1859 et 1869, le développement des plantations de coton à la suite de la pénurie engendrée par la guerre de Sécession, l'Égypte prospère et attire ainsi les juifs de l'ensemble de l'empire ottoman.

C'est ainsi que Moreno Cicurel décide de quitter la Turquie pour l'Égypte ; ce n'est pas le seul : d'autres Cicurel suivent le même chemin, comme son neveu David, fils de son frère Abraham, et des cousins proches ou lointains.

MORENO CICUREL (1864 – 1919)

En 1864, Moreno Cicurel, fils de Salomon Cikurel, frère d'Abraham, de Bension, de Kaden et Estréya, voit le jour à Smyrne, à l'époque important port de commerce cosmopolite en plein essor.

Après avoir fréquenté les écoles de la Communauté israélite de la ville, il épouse Léa Eliakim (dont la famille est originaire de Hebron en Palestine) ; après la naissance, en 1881, de leur premier enfant Salomon, il décide de partir pour l'Égypte avec sa famille.

Arrivé au Caire en 1883 juste après l'occupation britannique en Égypte de 1882⁽²⁾, il débute comme apprenti tailleur dans le quartier du Mousky. Peu de temps après il est embauché comme vendeur dans une mercerie qui détaille aussi des jouets d'enfants, et qu'un membre de la famille Hannaux avait ouvert en 1882.

Sous l'impulsion de Moreno, nouveau directeur des ventes, la mercerie se transforme en un important commerce de textiles et de vêtements à la mode.

En 1887, la famille Hannaux lui cède le commerce ; c'est aussi l'année de naissance de Joseph, son deuxième garçon. Salvator le benjamin naîtra en 1894.



Pendant 10 ans Moreno Cicurel fera de son commerce l'enseigne populaire *Au Petit Bazar*, connue de toute la bourgeoisie cairote pour ses tissus et ses vêtements à la mode.

Devant le succès, Moreno Cicurel décide de voir plus grand. Début 1907⁽³⁾, il transfère l'enseigne *Au Petit Bazar* au centre du Caire, dans le quartier européen d'Ismaïlia au n° 3 de l'avenue Boulac (future avenue Fouad Ier) non loin des grands magasins Chemla, l'un des plus anciens grands

magasins du Caire. Moreno Cicurel a bien choisi son emplacement.

Non seulement *Au Petit Bazar* côtoie la place de l'Opéra où se trouve la plupart des consulats et des hôtels à la mode (Continental, Métropole, Shepherds), mais en ce début de siècle l'avenue Boulac est en train de remplacer rapidement les quartiers du Mousky et du Hamzawi en tant que centralité du commerce du Caire. Qui plus est, cette zone est également desservie par la plus ancienne ligne de tramway (n° 3) qui traverse Le Caire d'est en ouest depuis le quartier de Boulac jusqu'à la Citadelle. C'est autour de cet emplacement que Moreno Cicurel construit un nouvel ensemble de magasins inauguré en novembre 1909 : *Les Grands Magasins Cicurel*, englobant *Le Petit Bazar*.

Le célèbre architecte arménien Garo Balian a été chargé de concevoir et construire les bâtiments.

Les « grands magasins » comprennent deux bâtiments allant chacun d'un coin de rue à l'autre, formant deux énormes blocs et cela sur quatre étages. À l'intérieur, les clients peuvent consulter de grands panneaux portant le nom et l'emplacement des marchandises. En plus des escaliers, des ascenseurs permettent de se déplacer d'étage en étage.

On trouve dans ces magasins des vêtements prêt-à-porter venant d'Europe, surtout de Paris, pour hommes et femmes, mais aussi des chaussures, des articles ménagers, de la literie et des couvertures,



des soieries et un tas d'autres produits spéciaux tous importés d'Europe. Les *Grands magasins Cicurel* se font rapidement une réputation de haute qualité et de sérieux. Ils sont très rapidement intégrés dans le paysage de la ville et semblent être là depuis toujours⁽⁴⁾.

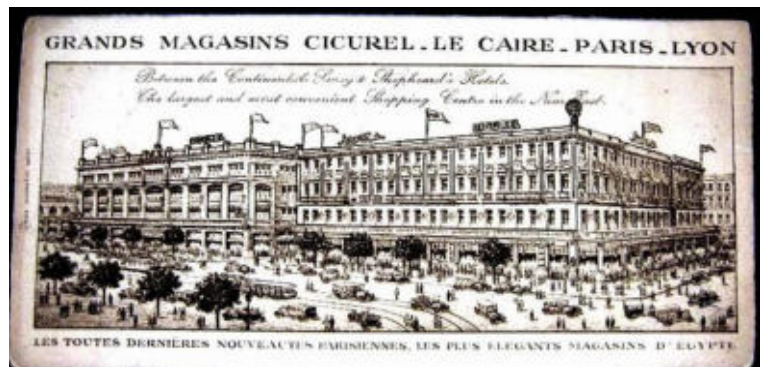
Moreno Cicurel a souhaité donner au magasin un caractère très européen et même très parisien, avec un personnel parlant exclusivement français.

À côté des *Grands Magasins Cicurel*, Moreno Cicurel lance sous le nom d'*Oreco* d'autres grands magasins avec des filiales à Alexandrie et Ismaïlia, grands magasins qui comprennent le même type de marchandises, mais d'une qualité moindre et qui s'adressent à la petite bourgeoisie et aux classes plus populaires.

Moreno Cicurel a impliqué ses enfants Salomon, Joseph et Salvator dans l'entreprise familiale dès qu'ils ont été en âge de pouvoir le faire. En 1906 Moreno Cicurel cède légalement son affaire à ses fils, auxquels il associe son fidèle collaborateur Moïse Mano⁽⁵⁾.

En 1917, Moreno Cicurel et ses fils fabriquent le premier drapeau bleu et blanc frappé au centre d'un Magen David qui, pour la première fois depuis l'époque romaine, va flotter le 11 décembre 1917 pendant 20 minutes au sommet de la tour de David – la Citadelle – à Jérusalem, avant d'être retiré par les Britanniques qui viennent de conquérir la Palestine sur les Turcs.

Comme pour tous les émigrés juifs de Turquie, les Cicurel n'ont aucun mal à se sentir égyptiens à part entière, la haute administration et la famille royale, musulmanes, venant aussi de Turquie. Mais cette première génération, quelle que soit sa richesse, ne sera jamais admise dans la communauté des notables juifs constituée des grandes familles égyptiennes : Cattai, Mosseri, Tilche, Suares, Rolo, etc.



À la fin de la Première Guerre mondiale, les frères Cicurel sont devenus des piliers de la société cosmopolite d'Égypte avec une puissance commerciale et financière considérable.

Chez *Cicurel*, tout peut être acheté et la gamme est sans fin, du verre somptueux, de la vaisselle, des tissus, des cosmétiques à la dernière mode parisienne. Beaucoup de trousseaux de femmes de la haute société sont entièrement préparés aux *Grands Magasins Cicurel*.

À côté de tout cela, Moreno Cicurel lancera plusieurs autres projets comme *Au Rêve des Dames*, mercerie et vêtements pour femmes, au n° 19 de la rue Kasr al-Nil.

Au fur et à mesure que son entreprise s'élargit et que les Cicurel, père et fils, achètent et fusionnent avec des concurrents plus petits, Cicurel devint l'un des puissants acteurs de l'économie citadine⁽⁶⁾.

Après sa mort en 1919, ses fils, Salomon, Joseph et Salvator reprennent le flambeau et continuent à diriger l'empire des entreprises familiales et, chacun selon son talent, étendent leurs activités dans beaucoup d'autres domaines.

(À suivre...) Emile Gabbay

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

(1) Voir le site de généalogie séfarade : *Les Fleurs de l'Orient ; Izmir, Turquie*
<http://www.farhi.org/genealogy/index.html>

(2) En 1882, l'Égypte est occupée militairement par la Grande-Bretagne. Le but de l'intervention anglaise et de l'occupation qui la suit est de « rétablir l'ordre » : les Britanniques sont donc censés se retirer dès que la situation politique et financière du pays s'améliorerait. En réalité, ils resteront dans le pays jusqu'en 1956. Suite à la victoire des Britanniques, il n'y a pas de modification du statut juridique de l'Égypte. Officiellement, l'Égypte est toujours une province de l'Empire ottoman et il y a une continuité du pouvoir puisque les souverains de la lignée de Méhémet Ali restent sur le trône. Dans les faits, c'est le consul britannique qui dirige le pays et l'armée britannique qui assure l'ordre. La politique anglaise de la fin du XIXe siècle en Égypte s'incarne dans la personne

de Sir Evelyn Baring (1841-1917), plus connu sous le nom de Lord Cromer. Il est issu d'une famille qui a joué un rôle important dans le monde financier anglais. De 1883 à 1907, il est « agent et consul général » du Royaume-Uni en Égypte, ce qui en fait l'homme le plus puissant du pays. Cromer met en œuvre une politique strictement financière, rééquilibrant le budget en quelques années : il augmente les exportations agricoles et les investissements étrangers en Égypte.

- (3) Israël, *Le Jubilé de la Maison Cicurel*, mardi 6 avril 1937, page 1.
- (4) Samir Raafat, *The House of Cicurel*, Al Ahram Weekly, 15 décembre 1994 (version non publiée). Cet article se trouve aussi sur le site : egy.com-Judaica, ou à partir de Bassatine News. (L'auteur de cet article apporte beaucoup d'informations sur Salomon Cicurel, son père et ses descendants).
- (5) Israël, *Le Jubilé de la Maison Cicurel*, mardi 6 avril 1937, page 1.
- (6) Samir Raafat, *The House of Cicurel*, Al Ahram Weekly, 15 décembre 1994 (version non publiée)

Le projet de numérisation

La numérisation permet de mettre des documents papier sous forme électronique - livres, lettres, photos, archives, journaux etc. – de les consulter, les recopier sur support informatique (CD, DVD, clé USB etc.) et les imprimer. Les documents originaux sont préservés des manipulations destructrices et leur contenu sauvegardé dans le temps.

Ils deviennent accessibles à tous par internet, quel que soit leur lieu de conservation.

Un exemple de numérisation – l'album *Juifs d'Égypte Image et Textes* – est mis à disposition sur le site de notre association : www.aspcje.fr

AVANCEMENT DU PROJET DEPUIS SON LANCEMENT EN 2012

Dans son mémoire sur la presse juive d'Égypte (repris sous forme d'ouvrage « *La presse juive en Égypte* » et disponible à l'ASPCJE), Ovadia Yéroushalmi consacre un chapitre à la presse juive proprement dite (presse communautaire ou presse sioniste), un autre chapitre à la presse dirigée par des juifs (comme le quotidien « *La Bourse Égyptienne* » ou encore l'hebdomadaire « *La Voix de l'Orient* »).

Jean-Jacques Luthi, dans son ouvrage « *Lire la presse d'expression française en Égypte (1798 – 2008)* », passe en revue tous les journaux de langue française et nous pouvons constater que nombre d'entre eux ont des rédacteurs et même des rédacteurs en chef ou directeur juifs, comme par exemple Émile Namer à « *L'Égypte Nouvelle* », Léon Neuman à « *La Revue Économique d'Égypte* », ou Maurice Betito directeur de « *La Gazette d'Orient* ».

Les chercheurs tels Dario Miccoli qui souhaitent étudier un aspect ou un autre de la communauté juive d'Égypte aux XIXe et XXe siècles pourront se référer à l'ensemble de ces documents en cours de numérisation, auxquels il faudra ajouter les journaux de langue arabe comme « *Al Kalim* », « *Al Shams* », etc

Nous avons jusqu'à l'an dernier limité notre collaboration à deux organismes : Le *Centre d'Études Alexandrines* et l'*Alliance Israélite Universelle*.

Nous envisageons aujourd'hui de nouvelles collaborations : tout d'abord avec la *Bibliothèque Nationale d'Israël* gérée par l'Université de Tel Aviv, mais également – piste toute fraîche à ce jour mais prometteuse – de tenter de travailler avec la communauté juive du Caire pour collecter de nouveaux documents à numériser.

Le Centre d'Études Alexandrines, dont nous avons largement parlé dans le passé, s'occupe spécifiquement des journaux de langue française ; on peut consulter sur le site les 1524 journaux actuellement en ligne :

http://www.cealex.org/pfe/diffusion/exemplaires_tous.php

L'Alliance Israélite Universelle, que vous connaissez bien, a numérisé tout d'abord les journaux en sa possession, ainsi que plus de 120.000 documents d'archives concernant la communauté juive d'Égypte. On peut accéder à l'ensemble des journaux et des livres de la bibliothèque avec le lien suivant :

<http://sifrix3.sdv.fr/F/47F1CJA288RBD14SMBDF6PJLRUQ2FDLKETBIYL2V6DFHVDJ1C5-04667?func=find-d-0>

lien qui aboutit directement à l'écran ci-dessous.

On peut aussi suivre le chemin suivant :

1 – Taper « Rachel » dans un moteur de recherche, qui permet d'afficher l'écran d'accueil de « Rachel - Réseau européen des bibliothèques judaïca et hébraïca »

2 – Cliquez sur : « Rechercher un ouvrage »

3 – Cliquer sur : « Rachel (le catalogue collectif) »

4– dans la fenêtre qui s'ouvre : remplacer « RECHERCHE \SIMPLE par \AVANCÉE », qui conduit au même écran ci-contre.

L'accès peut actuellement paraître un peu complexe, mais l'Alliance prépare un nouveau site.

La Bibliothèque Nationale d'Israël possède un fonds très important de journaux communautaires et sionistes d'Égypte, ainsi que d'archives réparties entre l'Institut Ben Zvi, la bibliothèque de l'Université Hébraïque de Jérusalem, les Archives sionistes... etc.

Le journal Israël y est déjà numérisé, mais avec une qualité médiocre, car la numérisation a pour des raisons économiques été faite à partir d'un microfilm.

Nous avons pris contact cet été avec le professeur Yaron Tsur, responsable de la Jpress (Presse Juive du Passé) à la Bibliothèque, pour essayer de numériser et mettre en ligne l'énorme quantité de journaux juifs d'Égypte (communautaires et sionistes) en leur possession.

Nous nous sommes engagés à aider financièrement l'Université pour parvenir à numériser le plus grand nombre de journaux et les mettre en ligne dans une qualité acceptable. L'Alliance, membre de l'association *Les Amis de l'Université de Tel-Aviv* participe à ce travail.

À titre d'exemple pour lire ou télécharger un numéro du journal Israël, cliquez sur le lien suivant :

http://web.nli.org.il/sites/JPress/French/Pages/Israel_egypt.aspx

The screenshot shows the NLI website interface. At the top, there are navigation tabs for 'Bibliothèque', 'Collections', 'Événements', 'Bibliothèque Numérique', 'Éducation', and 'Musique'. Below this is a search bar with the text 'Recherche...' and a search icon. To the right of the search bar, there is a logo for 'Presse Juive du Passé' and the text 'Station électronique de la Mémoire de Dr. Hagar Hibel'. Below the search bar, there is a list of filters for 'Israël', including 'Langue: Français', 'Pays: Égypte', and 'Section: La section de la presse juive dans les pays arabes'. To the right of the filters, there is a preview of the journal cover for 'Israël' with the text 'Ce matériel est présenté grâce à: La foundation: Station électronique de la Mémoire de Dr. Hagar Hibel'. Below the preview, there is a button that says 'Visualisez ce journal'.

Le journal *Israël* apparaît à droite de l'écran.

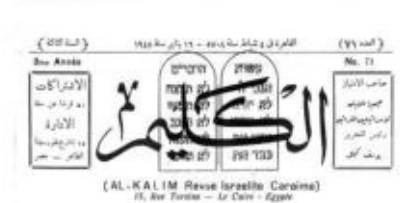
Cliquez sur

« Visualisez ce journal »

Sélectionner

l'année et le mois

recherché



pour visualiser l'hebdomadaire.

La Communauté juive du Caire : grâce à Yves Fedida et l'association internationale *Nébi Daniel* qui déploient depuis des années tous leurs efforts pour sauvegarder l'État civil de nos familles, un contact a été établi avec la Communauté Juive du Caire qui semble prête à collaborer pour donner accès aux documents en sa possession.

Nous espérons que ces documents pourront être numérisés au Caire et mis en ligne sur le site de l'*Alliance Israélite Universelle*.

À titre d'exemple nous illustrerons ce propos avec la couverture du journal de la communauté karaïte du Caire que nous venons de recevoir : *Al-Kalim*.

CONCLUSION

Je vois autour de moi l'étonnement et l'intérêt que suscite la réception par mail d'un exemplaire de tel ou tel journal paru en Égypte dans le passé...

Sachez qu'ils sont tous issus du travail que nous faisons en collaboration avec l'un ou l'autre des organismes ou correspondants cités précédemment.

Dès maintenant, **vous pouvez consulter 1524 journaux au CE Alex, les journaux et 120000 documents archivés à l'AIU, le journal Israël à la BN Israël...**

Nous espérons dans un avenir le plus proche possible de nouveaux documents de la BN Israël, et de la Communauté juive du Caire...

Emile Gabbay

Revue de Presse

En recevant le dernier numéro de LdJ, nous avons eu le plaisir de voir qu'ils y avaient publié l'excellent article de Victor Attas paru dans le numéro 71 de Nahar Misraïm (juillet 2017), avec l'accord de l'auteur, et en mentionnant la source (Notre publication). Bravo Victor !

LIBERTE DU JUDAISME, N°147, septembre-octobre 2017 Colloque des intellectuels juifs de langue française, de Victor Attas

La journaliste Maya Nahum, en visite dans sa Tunisie natale, découvre le projet d'un futur Musée du Patrimoine Juif à Tunis. Ce projet est impulsé par l'ancien doyen de l'Université de Manouba, l'historien Habib Kazdaghli. Cette nouvelle positive nous amène à faire un rapprochement avec les progrès accomplis récemment, sur le plan du judaïsme égyptien grâce aux efforts conjoints de l'Association internationale Nébi Daniel, de l'association égyptienne « The drop of Milk », de l'AJC (American Jewish Committee) et avec l'approbation de l'État égyptien : Référence à 1°) « Egypte : Sauvegarde du patrimoine juif », Actualité juive info, 28.5.2017 et 2°) « A peine 20 juifs vivent encore en Egypte », Tribunejuive.info, 23.9.2017. Nous reprendrons ce sujet dans le bulletin 73.

WWW.HUFFINGTON POST.FR, 28 juillet 2017

Les Juifs sont-ils un outil de défense de la démocratie tunisienne, par Maya Nahum

Les révolutions arabes ont échoué, la Tunisie reste le seul pays où la démocratie peut naître. La construction d'un musée Juif sera-t-elle l'une de ses pierres fondatrices ?

Il était une fois 100.000 Juifs en Tunisie. Il n'y en a plus, ou presque : une centaine. Exception faite de la communauté très religieuse de l'île de Djerba, un millier de personnes environ. L'effacement spectaculaire de cette présence juive bimillénaire dans le pays, juste après les derniers départs des années 70, fut pour les Juifs tunisiens une nouvelle blessure, ajoutée à celle de l'exil.

Petit à petit, la nostalgie des "Tunes" a fait place à une lucidité joyeuse, ce kif "made in Tunisia" qui nous caractérise. En janvier 2011, la révolution surgit en Tunisie et montra l'exemple aux autres pays arabes. Pas étonnant. Comme l'écrit Hamadi Redissi, auteur de l'"Islam incertain", "sa modernité séculaire, son histoire l'a faite perméable aux idées nouvelles". Enthousiaste pour mon pays natal, mais méfiante, j'écrivais: "Pour fabriquer un avenir libre, un pays doit réintégrer son passé dans l'enseignement prodigué aux générations présentes et celles à venir. Or, l'histoire et la présence des Juifs en Tunisie sont ignorées par les jeunes là-bas. "

Juifs de Tunisie allumant la ménorah



Je ne savais pas qu'à l'Université de la Manouba, le Laboratoire du Patrimoine des Minorités avait entamé depuis longtemps un travail de recherche et de réhabilitation du judaïsme tunisien. Une création de Habib Kazdaghli, l'actuel doyen de la Manouba. Le Laboratoire fête aujourd'hui ses 20 ans. Le doyen Habib Kazdaghli est celui qui, en pleine tourmente islamiste, refusa le port du niqab dans les salles de cours. Il se bat pour la démocratie par l'enseignement, rien que l'enseignement. C'est aussi à la Manouba que la jeune et courageuse Khaoula Rachidi a arraché le sinistre drapeau des Salafistes, devenant la Marianne nationale. Mais les Salafistes veulent la peau du Doyen. Ils l'ont attaqué au sein même de son université, ont envoyé deux jeunes filles en niqab saccager son bureau pour prétendre ensuite avoir subi des violences de la part du doyen. Procès, faux témoignages, Kazdaghli sera enfin acquitté.

Mais rien n'est gagné à ce jour.

Quand, la semaine dernière, il m'a invitée à venir à Tunis, l'affaire de l'humoriste "sioniste" Michel Boujenah battait son plein. L'Union Générale Tunisienne du Travail (UGTT - une centrale syndicale qui a reçu le prix Nobel de la paix!) poussée par son extrême-gauche antisémite, exigeait l'annulation du spectacle de l'humoriste au festival de Carthage. Parce que "c'est un sioniste". Le doyen est monté au créneau. Sa pétition est alors signée par une trentaine d'intellectuels. C'est peu. A Paris, pas un artiste ne s'est levé. Boujenah jouera finalement devant 700 personnes qui entonneront avec ferveur l'hymne national, comme un pied de nez aux barbus.

Alors, aller ou ne pas aller en Tunisie? Pas si simple pour moi. Mais entre le Doyen, héroïque combattant pour la paix et moi, il n'y a pas de double langage. Je suis sioniste. Et lui ne remet pas en question l'existence d'Israël. On peut parler. Etre amis. Une fois sur place, je comprends la vraie raison de son invitation.

Lors du dernier pèlerinage de Djerba en mai, un petit groupe mené par Kazdaghli et le professeur de l'EHESS Lucette Valensi, a décidé la création à Tunis du musée du Patrimoine juif, sous le haut-patronage de la Ministre du tourisme, Salma Elloumi Rekik, présente à Djerba. Le Doyen martèle: "Le

projet du musée arrive 20 ans après le travail de notre Université. Trois thèses par an sur le judaïsme tunisien, même en France, vous n'avez pas ça! L'Etat suivra et devra assumer ses responsabilités: sauver le patrimoine juif et réintégrer les Juifs dans son Histoire nationale". Dans les rues de Tunis, les gens de tous âges le saluent, le remercient.

Sous canicule et protection policière pour le Doyen, c'est un marathon: soutenance de thèse sur le Patrimoine judéo-tunisien, présidée par la directrice d'études de l'EHESS Lucette Valensi, rendez-vous avec la Ministre du tourisme et son équipe d'architectes et visite de l'ancienne "Hara" (le quartier juif) aujourd'hui disparue, pour choisir l'emplacement du futur musée. Là, l'émotion prend à la gorge. 50 ans d'effacement nous contemplent. Le dispensaire de l'OSE, l'école de l'Alliance Israélite, l'ORT, la synagogue, tous ces hauts lieux de la vie juive à l'abandon, désertés, détruits, niés. Le sauvetage paraît titanesque...

Pas pour Kazdaghli et son équipe.

"Ce projet, c'est aussi pour la Tunisie, le monde, l'extérieur, les Juifs! Par la reconnaissance de la diversité dont fut fait le pays, il sera une preuve de pérennité de la démocratie, fragile mais naissante." Ironie de l'Histoire: Les Juifs comme outil de défense de la démocratie tunisienne? Toutes les révolutions arabes ont échoué et la Tunisie reste le seul pays où la démocratie peut être érigée. La construction d'un musée Juif sera-t-elle l'une de ses pierres fondatrices?

Cela ressemble à une histoire de Ch'ha, ce personnage légendaire du Maghreb, fou et sage, commun aux Juifs et aux Arabes.

Où l'on retrouve les retrouvailles touchantes d'un juif libanais avec son pays d'origine.

WWW.LORIENTLEJOUR.COM, 8 AOUT 2017

De Brooklyn à Beyrouth, L'histoire d'un retour, par Raymond Sasson

« Je suis né à Beyrouth, ma mère est libanaise et le Liban a accueilli mon père à bras ouverts. Ici, je suis chez moi », martèle Raymond Sasson, un juif du Liban qui effectue cet été son sixième séjour dans la capitale libanaise.

Le cimetière juif de Beyrouth, rue Sodeco. Raymond Sasson en sort et se prépare pour une journée où il verra amis et connaissances. Il vient de rendre un dernier hommage à ses grands-parents maternels enterrés là.



Raymond Sasson, juif libanais, né à Beyrouth, a quitté le Liban en 1972, à l'âge de quatre ans, avec sa famille. Paris dans un premier temps, puis New York, Brooklyn exactement, qui accueille une importante communauté juive du Liban.

Raymond Sasson, antiquaire en argenterie à New York, en est à sa sixième visite au Liban. Son premier retour était en 2008. Il était venu avec sa mère durant deux années consécutives. Histoire de vendre les terrains de la famille dans diverses régions du pays. « J'aime le Liban. C'est là que je suis né. C'est le pays qui a donné la plus belle enfance et la plus belle jeunesse à ma mère et qui a accueilli mon père et sa famille à bras ouverts, en 1949, quand ils ont été obligés de fuir Alep », raconte-t-il.

À l'époque, avec la création de l'État d'Israël en 1948, de nombreuses exactions avaient été commises contre les juifs de Syrie et d'Irak, qui se sont vus obligés de fuir. Nombre d'entre eux sont venus au Liban, s'installant à Wadi Abou Jamil, quartier juif de Beyrouth, et à Saïda, où une importante communauté juive libanaise existait déjà.

D'autres régions du Liban comptaient des juifs, notamment Tripoli, Deir el-Qamar et Bhamdoun, qui constituait un lieu d'estivage très prisé par la communauté vivant à Beyrouth. « La maison de la famille de mon père et leur commerce ont été incendiés à Alep. Ils ont pris la fuite sans le sou et ont refait leur vie. Mon père est devenu directeur de l'école de l'Alliance (établissement scolaire privé de la communauté juive) à Saïda », raconte Raymond Sasson.

Lors de son dernier séjour au Liban, Raymond Sasson a retrouvé la maison estivale de sa mère à Bhamdoun ainsi que l'école de l'Alliance à Saïda. Ce sont des bâtiments délabrés et abandonnés. À Saïda, une partie de l'édifice est habitée.

« Ce sont les histoires de ma mère et les détails qu'elle m'a fournis qui m'ont guidé. D'ailleurs, à chaque fois que je retrouvais un lieu qui lui était cher, je lui téléphonais », raconte-t-il.

Raymond Sasson a demandé le chemin à des inconnus. « À Bhamdoun, mon interlocuteur a tout de suite su que j'étais un juif libanais. Avec beaucoup de regrets, il m'a posé une question : « Pourquoi vous nous avez quittés ? » Il m'a guidé, aidé. Nous étions incapables de localiser exactement la maison. Puis un autre homme s'est joint à nous. Il connaissait mieux les lieux. Je lui ai montré en photo les dalles du salon, ma mère a gardé toutes les photos qu'elle avait du Liban. « Bien sûr que je connais », l'homme s'est-il exclamé et il m'a amené là où ma mère avait vécu une importante partie de sa vie », raconte-t-il.

Les clés de Saïda

À Saïda aussi, Raymond Sasson a été guidé par les indications de sa mère. « Nous sommes arrivés à l'école de l'Alliance. Les lieux sont délabrés, mais il y a des gens qui y vivent. Il y avait une salle où les pupitres étaient empilés les uns au-dessus des autres. Avant la guerre, plusieurs familles juives y vivaient et avaient une cuisine commune. J'ai retrouvé les appartements et la cuisine. Un homme qui habite les lieux m'a donné en souvenir une vieille clé, grande et rouillée. Elle avait servi probablement du temps où mes parents habitaient là-bas », poursuit-il.

La mère de Raymond Sasson, aujourd'hui âgée de 86 ans, est trop fatiguée pour revenir au Liban. « Je suis venu avec elle en 2008 et 2009. Nous avons habité chez mon oncle. Nous étions venus vendre les terrains. À l'époque, nous avons uniquement eu le temps de voir Wadi Abou Jamil, notamment la synagogue Maghen Abraham », dit-il.

L'oncle maternel de Raymond Sasson est décédé il y a trois ans. Il n'a jamais quitté définitivement le Liban. Il a vécu jusqu'à la fin de ses jours entre le Liban et la France.

Raymond Sasson est parti en 1972. « C'était l'idée de ma mère. Elle a vu que la situation se détériorait. Nous sommes partis en France, puis aux États-Unis. Mon père ne s'est jamais adapté à la vie en Amérique ; francophone (à l'instar de tous les juifs du Liban), il ne pouvait plus enseigner. Et jusqu'à sa mort, il se souvenait avec regret du Liban et rêvait en vain d'y revenir », dit-il.

Une importante communauté juive du Liban habite Brooklyn. « Ils s'y sont installés comme ils étaient à Wadi Abou Jamil. C'est comme s'ils avaient décidé de garder les mêmes voisins. Jusqu'à présent, ma mère joue au bridge deux fois par semaine avec ses amies venues elles aussi du Liban. De quoi parlent-elles ? Elles égrènent leurs souvenirs de Wadi Abou Jamil : les Srouv vivaient là, les Mizrahi disaient cela, les Mamieh faisaient ceci », s'exclame-t-il.

Raymond Sasson était trop petit quand il a quitté le Liban pour avoir des souvenirs. Mais il se rappelle de son premier souvenir new-yorkais. « Au début des années soixante-dix, il y avait uniquement une seule école sépharade à Brooklyn, on m'a mis dans une école ashkénaze. J'avais un sandwich de labné et d'olives, les enfants se sont moqués de moi. À mon retour à la maison, ma mère m'a expliqué que ces enfants viennent de pays où on mange des pommes de terre, des choux et des betteraves et n'ont probablement jamais vu un olivier, qu'ils parlent yiddish chez eux, alors que nous parlons arabe et français. »

Raymond Sasson revendique son appartenance de juif libanais. « Je suis né à Beyrouth, ma mère est libanaise et le Liban a accueilli mon père à bras ouverts. Ici, je suis chez moi... Mais je n'aime pas me justifier. Au Liban, il y a trop d'amalgames entre le fait d'être juif ou israélien et en plus, quand certaines personnes apprennent que je suis juif, elles s'attendent à ce que je me justifie, à ce que je prenne position pour ou contre telle ou telle chose, tel ou tel gouvernement, et je refuse de faire ça », martèle-t-il.

Cela l'empêchera-t-il de revenir ? Pas du tout. Il aimerait encourager d'autres juifs libanais à venir, comme lui, passer des vacances au Liban, découvrir leurs racines ou se souvenir. Il rêve aussi que la communauté, qui rétrécit de plus en plus, qui fait partie des dix-huit communautés religieuses reconnues par l'État libanais et qui partage avec les minorités de Beyrouth un siège au Parlement, puisse préserver sa présence au Liban dans les années à venir.

Dans notre Alexandrie peuplée de Juifs de toutes origines, nous avons aussi des Juifs de Rhodes parmi nos amis. Je leur dédie cet article.

TRIBUNEJUIVE.INFO, 26 août 2017 : Les juifs de Rhodes : ce peuple disparu

Vous n'avez certainement jamais entendu parler des juifs de Rhodes. Ils ont été les derniers à être déportés à la fin de la guerre, en août 1944. Aujourd'hui, je fais partie des quelques centaines de descendants de cette communauté disparue à travers le monde.

J'ai toujours entendu mes amis juifs parler de leurs origines, taquiner les comportements typiques de leurs proches (comme le faisait Elie Kakou), l'accent de leurs grands-parents, les expressions en arabe qu'ils ont l'habitude d'entendre à la maison, parler des spécialités qu'ils mangent chez eux : fricassés, moulouhia, pkaila, dafina, gnaouilla, etc.

Je me moquais aussi de l'accent de ma grand-mère mais à part mes sœurs et mes cousins, personne ne pouvait trouver vraiment ça drôle. Les expressions n'étaient pas en arabe mais en ladino, un mélange d'espagnol et d'hébreu que quasiment plus personne ne comprend. Je peux vous parler toute la journée de nos plats typiques mais vous ne pourrez pas me répondre que votre mère les fait mieux que personne : les yapraks, les boyos, les boreks, etc.

Pour la première fois de ma vie je suis allé avec toute ma famille à Rhodes. Nous en avons entendu parler toute notre vie : sa mer Egée, son climat, ses petites rues, sa vie paisible, etc. Nous voulions voir. Nous avons trouvé un quartier fantôme, comme des ruines d'un peuple disparu.

D'autres juifs séfarades

Je ne compte pas le nombre de fois où on m'a demandé : T'es Tunisien ? non... T'es Marocain ? non... Ah t'es Algérien alors ? non... non plus... T'es ashkénaze ? ...

Contrairement à ce que pensent beaucoup de juifs, les juifs qui ont été expulsés d'Espagne à la fin du XV^e siècle par la Reine (les juifs séfarades) n'ont pas uniquement été vers l'Afrique du Nord. Certains ont été ailleurs, plus loin encore, et notamment sur l'île de Rhodes.

C'est donc depuis le début du XVI^e siècle qu'une communauté juive s'est installée sur l'île de Rhodes. Au début du XX^e siècle, la communauté juive de Rhodes comptait environ 6000 personnes sur une population totale de 30 000 personnes à Rhodes.

16 août 1944 : 500 années d'histoire effacées en une journée

Le 16 juillet, les allemands ordonnent à tous les hommes juifs de Rhodes de se présenter au centre de commandement de l'armée de l'air. Ils sont arrêtés. Le 18 juillet, les allemands ordonnent aux femmes et aux enfants juifs de rejoindre les hommes déjà arrêtés sous peine d'exécuter les hommes s'ils ne le font pas.

Le 23 juillet, les sirènes retentissent dans tout Rhodes – comme lors de bombardements – pour appeler la population de l'île à se protéger dans les abris. En réalité, c'est une diversion pour que la population de Rhodes ne voie pas les juifs partir.

Une rue du quartier juif de Rhodes



Après plusieurs jours de bateau et quelques jours au camp d'Haidari, les 2500 juifs de Rhodes prennent le train depuis Athènes vers Auschwitz. Le 16 août 1944, les juifs de Rhodes sont les derniers juifs à arriver à Auschwitz. Environ 350 hommes et 250 femmes sont sélectionnés pour « travailler ». Les 1900 autres sont gazés le jour de leur arrivée.

C'est ce jour là que ma grande cousine Alice Tarica, 14 ans, qui faisait partie des 250 femmes sélectionnées, a perdu ses parents, son frère jumeau et ses sœurs. Alice était la seule rescapée d'Auschwitz de ma famille. Elle a été recueillie à la libération par son oncle, mon grand-père, qui l'a élevée comme sa fille.

Samy Modiano : Le dernier juif de Rhodes ?

En allant à la vieille synagogue de Rhodes, nous avons croisé Samy Modiano.

Lorsque j'ai entendu Samy parler, j'ai eu comme un électrochoc, il avait exactement le même accent que ma grand-mère que je n'avais pas entendu depuis qu'elle est décédée il y a 17 ans. C'est absurde mais elle était la seule dans mon esprit à avoir cet accent...

Samy a été déporté à Auschwitz et faisait partie des 350 hommes qui ont été choisis pour travailler. Il a survécu. Aujourd'hui il transmet le souvenir et souhaite nous faire prendre conscience de la lourde responsabilité dont nous héritons tous : les témoins des témoins.

Ma nièce Laura qui a 13 ans, le même âge que Samy quand il a été déporté, a été également très émue de le rencontrer et a souhaité partager son témoignage avec ses amis. Il faut croire que l'action de Samy n'est pas vaine. Voici un extrait de son texte :

« Nous avons rencontré Samy « Samuel » Modiano, rescapé des camps de concentration, « matricule B-7496 ». Déporté à Auschwitz le 24 juillet 1944 à seulement 13ans, il y a perdu toute sa famille. Il habitait donc à Rhodes, où il préparait sa Bar Mitzvah au côté de sa famille. Finalement, il a fait sa Bar Mitzvah, mais à Rome, à 77ans, soutenu par la communauté juive de Rome, sans sa famille, seulement entouré par des personnes qui pleuraient.

Il a survécu aux camps, il pesait seulement 23kilos, à 14ans. Tout le monde pensait qu'il était mort, il fut jeté dans une fosse commune, (fosse dans laquelle on jetait les juifs morts dont l'identité était inconnue). Heureusement, quelqu'un a vu qu'il était vivant et il a été sauvé.

Aujourd'hui, il veut raconter ce qu'il s'est passé, pour qu'on s'en souvienne et que ça ne se reproduise plus jamais. Il transmet son expérience aux générations suivantes, qui devront la transmettre à celles d'après et ainsi de suite.

« On l'a payé cher d'être juif, mais on est encore là ». Je m'en rappellerai de son témoignage, Appelez-en vous aussi, et pensez-y quand vous entendez des propos antisémites ».

Où vivent les juifs originaires de Rhodes aujourd'hui ?

Avant la guerre et au début de la guerre, certains juifs de Rhodes ont émigré pour le travail en Afrique et notamment au Congo et en Afrique du Sud. La majorité des descendants des juifs de Rhodes sont d'ailleurs en Afrique du Sud ou au Congo aujourd'hui. Ma famille aurait du se trouver là bas aussi si le destin ne les avait pas retenus à Paris. D'autres sont en Belgique, en France ou encore aux États Unis.

Parmi les coïncidences heureuses, nous avons croisé à Rhodes Tony Randel et sa famille, dont la grand-mère était la sœur de mon grand-père. Elle a eu la très bonne idée de partir de Rhodes pour aller vivre aux États-Unis avant la guerre. Tony habite Los Angeles et travaille dans le cinéma.

Pendant cette rencontre je ne pouvais m'empêcher de penser à cette devinette très connue, typique de l'humour juif : « Quelle différence y a-t-il entre un juif pessimiste et un juif optimiste ? Le juif pessimiste a fini à Hollywood et le juif optimiste à Auschwitz. »

L'illustration était tragiquement parfaite.

Et la Juderia de Rhodes aujourd'hui ?

Il n'y a plus de juifs à Rhodes aujourd'hui. Le quartier juif – la juderia – est encore là mais les maisons sont vides, en ruine, ou habitées par des gens qui s'y sont installés quand les juifs ont été déportés. Des gens d'ailleurs assez à cran quand ils voient des juifs visiter le quartier... Ca ne doit en effet pas rendre très détendu d'avoir profité d'une tragédie pareille pour s'approprier une maison qui n'est pas la sienne.

Les juifs de Rhodes ont donc été mais ils ne sont plus. Les derniers d'entre eux s'éteignent et quand ma génération ne sera plus là, ils auront complètement disparu. Je voulais leur rendre hommage ici.

Livres

« Soliman – Un Lyonnais Généralissime des armées égyptiennes » – Renée-Paule GUILLOT - Ed. Via Romana 2011 – 258 p. – www.via-romana.fr.

Pour ceux d'entre nous qui avons conservé des souvenirs de nos années en Égypte, et plus particulièrement pour les cairotes, le nom de Soliman Pacha évoque sans doute le nom d'un rond-point au milieu duquel trônait la statue d'un homme enturbanné, debout, et sur la place de ce nom se trouvait Groppi, le salon de thé cum pâtisserie, haut lieu de la vie mondaine du Caire, et connu pour ses excellents gâteaux et ses thés dansants. Le long de la rue Soliman Pacha, qui traversait le rond-point

pour aboutir à la grande place rebaptisée depuis Place (Midan) El Tahrir, se trouvaient des cinémas, d'autres pâtisseries et de nombreux commerces « européens », à l'image de ce centre ville dont l'architecture avait été confiée à des architectes européens depuis des décennies. C'était un lieu de promenade bien connu de tous les habitants de la ville qui y déambulaient en faisant du lèche-vitrines avant de s'engouffrer dans ces cinémas dans lesquels, faut-il le rappeler, on pouvait réserver ses places numérotées à l'avance, comme au théâtre.



Peu de temps après la révolution des « officiers libres » de 1952, la rue fut rebaptisée et la statue disparut un beau matin, et sans doute, le nom de Soliman Pacha sombra dans l'oubli de la mémoire collective de la population égyptienne.

Aussi, l'ouvrage que lui a consacré Renée-Paule GUILLOT en 2011 est bien opportun pour nous rappeler que dans les siècles passés, la fortune et la gloire se gagnaient souvent, avec beaucoup de chance, à la pointe de l'épée. C'est le cas de Joseph Sève, fils d'un tondeur de draps, qui naquit à Lyon en 1788. Rien ne le prédestinait à la vie aux épisodes rocambolesques et absolument étonnante qu'il vécut et que relate ce livre qu'on a du mal à poser une fois qu'on l'a commencé.

Dès l'école primaire il se distingue par son indiscipline, et faute de pouvoir envisager de l'associer à ses affaires, son père l'emmène à Toulon en 1799 où il est enrôlé dans la marine. Il navigue sur plusieurs bâtiments mais son esprit rebelle lui barre le chemin des promotions.

En 1805 il est blessé à la bataille de Trafalgar. Malgré son courage, à nouveau il ne reçoit aucune promotion ni décoration. Un jour, un officier le fait jeter aux fers et décide de lui donner une correction. Joseph Sève arrête la canne de l'officier et la rompt sur le dos de celui-ci. C'est le conseil de guerre et une condamnation à mort certaine. Heureusement, ses camarades font intervenir le général-comte Philippe de Ségur, à qui Joseph Sève avait sauvé la vie au cours d'une bataille.

A défaut de pouvoir le faire gracier par Napoléon, il le fait enlever, traverser toute la France et il s'enrôle (en changeant de prénom) dans l'armée du Général Pujol qui est cantonnée en Italie.

Un deuxième épisode s'ouvre dans la vie de Joseph Sève. Il y en aura bien d'autres, qu'il serait trop long de résumer ici. Il fera les campagnes de Napoléon, sera fait prisonnier et emmené en Hongrie. Libéré deux ans plus tard, sa vie semble être vouée à devenir un ancien combattant de l'Empire. Il n'en est rien. Après moult péripéties et alors qu'il a des créanciers à ses trousses, il obtient une recommandation pour le Vice-Roi d'Egypte, Mohammed Ali qui veut moderniser son armée, après qu'il se soit débarrassé de l'emprise des Mamelouks sur ce pays.



Alors commence ce chapitre, le plus long et parsemé de moult péripéties, de l'histoire et de la carrière de Joseph Sève.

En fait, son destin et celui de son nouveau protecteur seront étroitement liés à compter de ce moment. Il sera d'abord chargé de la formation d'un corps d'officiers, et au bout de quelques années, devant leur réticence à obéir à un « incroyant », il se convertira à l'Islam, religion qu'il ne reniera plus jamais et dans laquelle seront élevés ses enfants.

Mausolée Soliman Pacha au Caire

Son épouse, une chrétienne sauvée de l'esclavage, se convertira également. Il participera aux nombreuses campagnes militaires de l'Egypte, d'abord contre le Sultan Ottoman, car Mohammed Ali tentait de s'émanciper de son suzerain, mais cela provoquera l'intervention des Grandes Puissances, et des jeux d'influence de la Grande Bretagne et de la France.

Ensuite, il ira faire campagne au Soudan car Mohammed Ali voulait conquérir ce pays et ses armées y firent de nombreux massacres et finalement, l'Egypte participera aux guerres liées à la « question d'Orient » et des jeux d'influence entre les puissances européennes et la Russie. Tous les historiens s'accordent à voir en Soliman un excellent stratège qui gagna de nombreuses batailles et qui était attentif à la formation de ses troupes.

Pendant toutes ces années, Joseph Sève, devenu Soliman Bey, accueillit et encouragea la venue de nombreux français en Egypte. Des médecins, dont Clot Bey qui créa les premiers hôpitaux et des cours de formation aux professions de santé en Egypte, des ingénieurs, des artistes et tant d'autres qui allèrent moderniser un pays qui était agricole, sans écoles publiques et dont la population vivait dans une grande misère, écrasée d'impôts par Mohammed Ali. Ainsi à cette époque, l'ensemble des terres appartenaient au Vice-Roi qui avait confisqué les terres en prenant le pouvoir et s'était octroyé le monopole du commerce des denrées agricoles.

Ce n'est que sous le règne d'un de ses fils, Ismaïl, que les fellahin eurent le droit de posséder des terres et que le commerce fut ainsi libéralisé.

Le livre foisonne d'anecdotes sur le destin des fils de Mohammed Ali, sur les intrigues qui ont abouti au percement du Canal de Suez, car Mohammed Ali n'en voulait pas car il pressentait que l'Angleterre mettrait la main sur son pays pour protéger la route des Indes (ce qui advint après sa mort). A ce sujet, je veux citer un extrait du discours de réception à l'Académie Française de Ferdinand de Lesseps prononcé par Ernest Renan, dont la vision prophétique se réalisa au 20^{ème} siècle.

« L'isthme coupé devient un détroit, c'est-à-dire un champ de bataille. Un seul Bosphore avait suffi jusqu'alors aux embarras du monde. Vous en avez créé un second, bien plus important que l'autre car il ne met pas seulement en communication deux parties de mer intérieure, il sert de couloir de communication à toutes les grandes mers du globe. En cas de guerre maritime, il serait le suprême intérêt, le point pour lequel l'occupation duquel le monde lutterait de vitesse. Vous aurez ainsi marqué, monsieur, la place des grandes batailles de l'avenir. »

Finalement, on notera que l'arrière petite fille de Soliman Pacha, Nazli Hanem, épousa en mai 1919 l'arrière petit fils de Mohammed Pacha, le prince Fouad, et de leur union naquit Farouk, le dernier roi d'Egypte. Et ainsi, s'unirent ces deux familles dont les ancêtres avaient débarqué en Egypte au début du 19^{ème} siècle et avaient contribué à moderniser la terre des Pharaons et à la libérer de la suzeraineté du Sultan Ottoman. Mohammed Ali était venu d'Albanie, et Joseph Sève de Lyon. Destins imprévisibles et qui ont marqué l'Histoire !

David Harari

« Sans Retour – Les mémoires d'un Juif Égyptien – 1930-1957 » – Jacques Sardas – Thèbes Press – Dallas – 2017 –

La génération des Juifs d'Égypte qui a quitté ce pays, de gré ou de force, dans les années 1956-1970 arrive à l'époque des bilans et donc nous découvrons régulièrement des ouvrages qui relatent les tribulations et expériences de leurs auteurs exilés dans l'un des nombreux pays qui les ont accueillis, souvent sous la forme d'autobiographies.

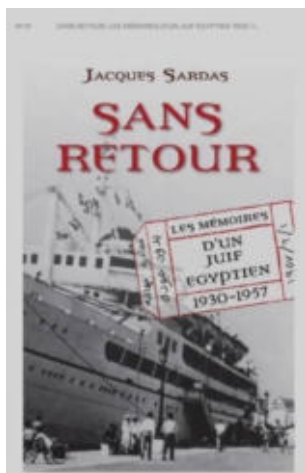
Le récit de Jacques Sardas fait partie de ces récits qui méritent d'être lus du fait de ses origines, de son acharnement à sortir de sa condition très modeste et de sa réussite professionnelle tout à fait remarquable.

En fait, le livre de Jacques Sardas, au lieu de nous raconter les étapes de sa réussite professionnelle, qu'il n'évoque que très succinctement dans le dernier chapitre de son livre, (parti au Brésil sans savoir parler ni le portugais, ni l'anglais, il se fait engager par la filiale locale de Goodyear à un poste subalterne, et il parviendra au bout de son parcours à être le président du groupe Goodyear après un périple qui le mènera dans plusieurs pays avant de se terminer au siège du groupe à Akron !) se focalise sur ses années passées en Egypte, depuis son enfance jusqu'à son départ en 1957, comme bien des ouvrages similaires.

Jacques Sardas est né en 1930 à Alexandrie dans le quartier d'Ibrahimieh, majoritairement habité par des Grecs, dans une famille où on parlait un mélange de grec et d'arabe et où le père tirait le diable par la queue, trop fier pour être salarié. En l'absence d'éducation formelle, il était incapable d'avoir une activité régulière pour nourrir sa famille constituée de 4 enfants et de son épouse, qu'il aimait à sa façon, mais qui était véritablement son souffre douleur.

Il raconte que la famille allait souvent au lit sans dîner. De plus, le père était très superstitieux et on a droit à la description de coutumes qui paraissent surannées aujourd'hui mais auxquelles le père adhérait sans discussion, à tel point qu'une nuit, entendant une poule (et non un coq) chanter dans la cour du modeste poulailler qu'ils maintenaient, le père croyant à une manifestation d'un « mauvais œil » égorga tous les volatiles séance tenante et quelques semaines plus tard la famille déménageait dans un autre logement pour s'éloigner de cet endroit maléfique.

D'autres coutumes que d'aucuns reconnaîtront étaient l'achat de volailles avant la fête de Kippour que l'on faisait égorger à domicile – une poule pour chaque femme et un coq pour chaque homme du foyer – et l'on en aspergeait quelques gouttes sur chaque « bénéficiaire » avant de cuire ces volatiles...ou encore de cacher des gousses d'ail sous le matelas des enfants pour en éloigner le mauvais œil. Tout ceci semble bien étrange aujourd'hui mais il est certain que les différentes communautés vivant en Egypte adhéraient à des superstitions qui venaient du fond des âges et faisaient souvent un mélange de ces différentes coutumes dans leur quotidien.



Le père de Jacques Sardas disait être originaire de Crète et sa mère de Smyrne. Ils se rencontrèrent à Marseille, mais en 1923 ils décidèrent de s'installer en Egypte pour rejoindre Vitali, le frère du père de Jacques qui y était déjà installé et qui avait une bonne situation ; ce qui ne dura d'ailleurs pas, mais ceci est une autre histoire.

Faute de moyens, les enfants sont inscrits à l'école Aghion, (qui était gratuite) et y commencent leur scolarité. L'auteur raconte par le menu les railleries de ses camarades au sujet d'une tache de naissance sur son poignet et comment sa mère un jour lui dit qu'en fait c'était un « signe distinctif que Dieu lui avait donné ». Il en fut tellement persuadé que tout au long de sa vie, il avait tendance à se frotter le poignet pour demander l'aide du Tout-Puissant, et il lui attribua l'origine de ses succès professionnels ou autres, même après qu'elle ait disparu au fil des ans.

Comme dans bien des fratries, les caractères des quatre enfants étaient dissemblables et Jacob (dit Jacques) qui était le plus jeune était souvent le

souffre douleur de son frère aîné, Léon.

Il y avait aussi les bonnes, et parfois moins bonnes, relations avec les voisins qui employaient souvent le terme de « Evrei » (juifs en grec) comme une injure ou terme dérogatoire quand il y avait des accrochages. Mais en général tout ce petit monde vivait en harmonie, dans des univers qui se côtoyaient mais ne se pénétraient pas.

Nous participons aussi à tous les épisodes marquants de son enfance, et surtout le récit de la mort de sa mère, emportée par un cancer alors que l'auteur n'avait que 10 ans.

Veuf avec 4 enfants à la maison, le père se remarie bientôt avec une femme, « Marie », que les enfants appelleront « Tante Marie », et qui leur donnera l'affection dont ils avaient besoin et qui saura gérer le foyer en faisant au mieux en fonction des revenus du père.

En 1941, l'approche des armées de Rommel débarquées en Afrique du Nord et faisant route vers l'Est pour prendre le contrôle du Canal de Suez, fait que la famille, comme de nombreuses familles juives d'Alexandrie, décide de quitter cette ville pour se réinstaller au Caire.

L'auteur doit s'inscrire dans une nouvelle école, il s'agit cette fois de l'Ecole Cattaoui, gérée par la Communauté Israélite du Caire et où l'enseignement est principalement dispensé en Arabe. Attiré par le basket ball, Jacques Sardas se bat contre l'administration de l'école pour créer une équipe, alors que le directeur de l'école, M. Moline y est farouchement opposé, au point que l'auteur devient le meneur d'une grève des élèves (la 1^{ère} dans l'histoire de l'école) qui les mène devant le conseil d'administration de l'école où ils doivent s'expliquer. La décision du Conseil est d'exclure tout ce groupe jusqu'à la fin de l'année scolaire et ses membres ne seront réintégrés que s'ils réussissent aux examens de fin d'année. C'est là qu'apparaît la volonté de réussite de l'auteur et ses qualités de leader,

car il adopte un programme de travail et pendant les deux mois suivants tous les membres de l'équipe travaillent en commun assidûment, et au final, en s'aidant des notes de leurs camarades de classe pour se mettre à niveau, réussissent brillamment aux examens. L'administration de l'école est bien forcée de les réintégrer l'année suivante.

S'ensuit le récit de la progression de cette équipe de novices qui arrive au bout de deux ans à décrocher le championnat interscolaire en battant l'équipe du Lycée Franco-Égyptien d'Héliopolis, les tenants du titre.

Pendant les années qui suivirent, les frères et la sœur de Jacques arrêterent leurs études et trouvèrent des emplois, ce qui réduisit la pression d'une vie précaire pour la famille pendant que Jacques poursuivait les siennes pour aller jusqu'au baccalauréat.

Jacques Sardas dans le chapitre suivant décrit l'atmosphère du Caire pendant ces années de guerre, la présence de très nombreux soldats, maintenus par les Anglais, après la victoire sur Rommel à El Alamein, et le début des « troubles » fomentés par les Frères Musulmans pour obtenir le départ des Anglais. Avec ceci commence à se développer un climat de xénophobie et surtout d'antisémitisme au sein de la population, et il relate quelques agressions dont il fut victime ou auxquelles il se joignit pour défendre des camarades attaqués durant leur trajet quotidien en tram.

Sautons quelques années et l'auteur décroche son baccalauréat égyptien avec mention. Il s'attend à poursuivre ses études à l'université grâce à une bourse accordée aux meilleurs élèves, quand son père est victime d'un infarctus et il doit donc abandonner ses rêves de faire des études supérieures.

Après quelques essais désastreux et une période durant laquelle il « se laissait flotter comme un bouchon sans énergie », et quelques graves problèmes de santé (la scarlatine suivie d'une typhoïde) il est embauché comme employé des magasins I.Gattegno, l'un des grands magasins du Caire. Affecté au service des achats qui gérait la correspondance, les commandes et les licences d'importation, sa période d'apprentissage fut longue et stressante car au début il fit des erreurs sur les montants dont dépendaient les primes des vendeurs. Au bout de quelques mois, il devint si rapide qu'il fit ses calculs de tête et ses chefs mettaient au défi les comptables de trouver des erreurs dans le résultat de ses calculs mentaux. Chez Gattegno, il rejoignit l'équipe de basket du magasin ; ses qualités et son énergie refaisant surface, il s'imposa rapidement comme un élément essentiel d'une équipe qui commença à enchaîner les succès sur les terrains.

L'auteur s'appesantit dans le chapitre suivant sur un épisode resté dans bien des mémoires. En effet, en 1953, la Maccabi dont les activités avaient été interrompues par la guerre de 1948, créa à nouveau des équipes de basket, dont la principale utilisa la notoriété de Zouzi Harari, revenu d'un premier séjour au Brésil où il avait émigré. Jacques Sardas qui avait dynamisé l'équipe Gattegno fut recruté également et y consacra toutes ses soirées après le travail. Il fut mis en charge de l'équipe de deuxième division et était un remplaçant dans l'équipe de première division.

A ce stade du récit, Jacques Sardas nous remet en mémoire un événement mémorable intervenu en décembre 1953 quand l'équipe de la Maccabi se retrouva en finale contre l'équipe de l'armée :

En effet, la partie fut très serrée entre des athlètes égyptiens grands de taille et l'équipe plus agile de la Maccabi devant un public surchauffé de soldats et officiers d'une part, et des supporters de la Maccabi.

A une minute de la fin de la partie, la Maccabi menait de 4 points et en « contrôlant » le ballon, elle était assurée de la victoire. Soudain le stade fut plongé dans le noir et le match fut arrêté. Evidemment, quelqu'un n'avait pas supporté l'idée de voir l'équipe de la Maccabi, portant le maillot bleu et blanc aux couleurs du jeune Etat d'Israël, gagner le championnat d'Égypte.

Quelques jours plus tard, néanmoins, la fédération égyptienne de basket-ball décida que la fin de partie serait jouée sans spectateurs ; seuls les joueurs et les officiels seraient autorisés sur le terrain et la fin de partie se déroula dans une atmosphère étrangement calme que relate Jacques Sardas.

Le héros de cette partie historique fut bien Zouzi Harari et il fut fêté comme il se doit par ses amis ainsi que les invités, à une soirée offerte à l'équipe par la communauté dans une boîte de nuit réputée du Caire

Il décrit ensuite dans son livre les événements du Samedi noir (26 janvier 1952) et les événements politiques qui s'ensuivirent. Changements de gouvernements décidés par le roi, police anti-émeute patrouillant les rues du Caire et couvre-feu imposé à la population. Rien n'y fait, jusqu'au 22 juillet 1952 quand se produit le coup d'état des Officiers Libres dirigés par Mohammed Naguib qui offrirent au roi le choix entre l'exil ou un procès. Il choisit l'exil comme on le sait.

Dans les chapitres suivants, Jacques Sardas mêle un survol des évolutions que connut l'Égypte entre 1952 et 1956, à la description de sa vie au quotidien, c'est-à-dire ses fiançailles et son mariage à une jeune fille que lui présente sa sœur et dont il tombe amoureux, et le pressentiment de son père qui fait des pieds et des mains pour obtenir des passeports grecs pour toute la famille en prévision d'un exode possible.

Survient la guerre de 1956. A l'encontre de sa proche famille qui émigra en Israël, Jacques Sardas cherche à obtenir un visa pour « un pays exotique » tels l'Australie ou le Brésil où il pense qu'il aura plus de chance de réussite professionnelle. C'est l'occasion pour l'auteur de décrire l'atmosphère de xénophobie qui régnait dans certains quartiers du Caire et les précautions que les non-musulmans devaient prendre pour ne pas attirer l'attention pendant que des milliers de familles étaient soit expulsées du pays soit partaient de leur plein gré de peur que le chef de famille ne soit arrêté sous des motifs fallacieux. Pour nous qui avons vécu ces heures sombres, il est utile de se remémorer cette période lointaine, qui nous a tous marqués, à des degrés divers.

Du fait des craintes des uns et des autres, l'appartement de l'auteur devint un refuge pour 10 membres de sa famille et de sa belle famille jusqu'au départ pour Alexandrie.

Vient le jour du départ, et Jacques Sardas décrit des épisodes qui seront familiers à bien des lecteurs : la fouille des bagages, la fouille au corps, et dans cet océan d'antagonisme, des petits gestes d'amis musulmans qui étaient tristes de voir leurs amis partir, et faisant ce qu'ils pouvaient pour les aider à franchir cette étape difficile.

Le Pirée, Naples, Marseille et Barcelone et l'attente du navire qui devait les emmener au Brésil. L'arrivée au Brésil et l'accueil par la HIAS, société d'entraide juive qui finançait quelques frais de subsistance au début de leur séjour. L'auteur trouve rapidement un poste dans le service des changes d'une banque avec un salaire qui couvre à peine le loyer d'un petit appartement qu'il parvient à louer. Il se met immédiatement en chasse d'un second emploi pour les matinées, car les banques, ouvertes uniquement l'après midi permettaient aux ambitieux d'avoir deux emplois...

Et c'est ainsi qu'après avoir écrit 300 lettres de candidature à partir de la liste des sociétés américaines implantées à Sao Paulo, l'auteur reçut 80 réponses et de nombreuses propositions d'entretiens. Il fut embauché par la société Goodyear, et commença son remarquable parcours professionnel dont il fait une rapide description dans le 6^{ème} et dernier chapitre de son livre.

Ce qu'on peut en retenir c'est que Jacques Sardas était un vrai manager, grand travailleur, et qu'il a su saisir au passage les opportunités qui lui étaient tendues.

L'épilogue de son livre est aussi intéressant car il décrit le parcours d'un homme qui avait négligé la religion, tout en étant toujours fier de ses origines juives. Et quand un de ses petits fils fut en âge de faire sa bar-mitzvah, il lui proposa de l'accompagner et de faire également une bar-mitzvah, avec les encouragements du rabbin de leur synagogue. Comme pour le reste, Jacques Sardas s'y attela avec détermination, et cet apprentissage d'un verset du livre des Nombres lui permit de faire un retour sur lui-même et plus tard de s'engager sur la voie de la rédaction de ce livre de souvenirs.

Ce livre n'est pas, loin s'en faut, de la grande littérature, mais il est attachant car avec l'aide des souvenirs prodigués par son épouse, sa sœur et sa cousine, Jacques Sardas a réussi à écrire une autobiographie intéressante qui devrait trouver ses lecteurs parmi les « exilés d'Égypte », et d'autres personnes curieuses de connaître l'atmosphère qui régnait en Égypte durant les années 40 et 50, c'est-à-dire dans ce pays qui n'existe plus mais qui avait tant de charme.

David Harari

Disparitions

Renée Botton s'est éteinte tranquillement à son domicile le 18 juillet entourée des siens .Elle était une fidele lectrice de notre bulletin qu'elle a soutenu dès ses débuts. Comme un grand nombre de juifs d'Egypte elle a eu une vie tumultueuse et passionnante.

Elle est née à Tanta en 1919 et était l'aînée des sept enfants du couple Marietta Moreno et Mayer Aboubout.

Elle commence sa scolarité à l'école de l'alliance israélite de Tanta pour la poursuivre à partir de 1931 à l'école Jabès à Alexandrie. Très bonne élève, elle reçoit une proposition de madame Jabès pour être formée en tant qu'institutrice de français pour les classes d'enfants de trois à neuf ans. Elle travaille ainsi à son ancienne école de 1937 à 1940.

Tout en étant enseignante à mi-temps, Renée, qui rêvait d'être assistante sociale, s'inscrit à "l'École du Service Social d'Alexandrie " où elle présente sa thèse en 1938 sous la direction de Madame Fischter. En 1940 elle fait partie des "air-wardens"(préposés à la défense passive), mais ironie du sort leur maison à Camp de César est atteinte en juin 1940 par le premier bombardement sur Alexandrie et toute la famille est gravement atteinte .

N'ayant plus de domicile, ils déménagent au Caire et Renée travaille 2 ans en tant qu'institutrice de français au Collège Keroub situé dans un quartier populaire, dont l'enseignement se faisait en arabe.

En septembre 1941 elle est engagée par la Croix Rouge Britannique dans un organisme qui s'appelait SSAFA (Soldiers Sailors and Airmens Families Associations).où elle est très appréciée.

Le 22 février 1945 elle épouse mon oncle Michel Botton qui s'était engagé dans l'armée britannique. En 1946 ils sont transférés au quartier général à Fayed avec leur fils Marcel né entretemps, où tous les deux progressent en grade.

En 1948 Michel est démobilisé et ils sont rapatriés sur un navire spécialement affrété sur Liverpool d'ou ils prennent un train pour Londres où ils sont installés dans un hôtel réservé aux anciens militaires.

La vie à Londres est dure à cette époque mais ce n'est pas la seule raison qui fait que Renée quitte seule en éclaireuse en 1950 cette ville pour Paris, et trouve un travail pour elle et pour son mari Michel.

Elle pose ensuite sa candidature à la T.W.A. et y travaille pendant six années comme secrétaire de direction. Le couple habite un petit appartement à Garches et Hélène et moi nous y sommes accueillis à bras ouverts lors de notre arrivée en France en mars 1955.

Renée travaille ensuite comme directrice administrative chez Philip Morris International, puis lors de la fermeture de cette entreprise elle s'établit comme travailleuse indépendante pendant deux ans. Une nouveauté pour l'époque. A ce titre, elle facilite les démarches administratives des entreprises américaines en France.

A la mort de Michel, Renée habite dans le XV^e Bien que très fortement affectée, son appartement continue à être accueillant et ouvert à la famille et aux amis. Elle était heureuse de recevoir des visites autour d'une tasse de thé et de petits gâteaux souvent égyptiens et des rosquettes.

Elle est partie discrètement.

André Cohen



Décès d'Albert Pardo

L'ASPCJE a la tristesse de vous informer du décès de notre ami Albert Pardo, survenu à Marseille le 13 septembre 2017. Ci-joint l'hommage de sa famille à laquelle nous adressons nos sincères condoléances. M. Pardo était l'auteur de l'ouvrage « L'Égypte que j'ai connue » publié aux Editions Nahar Misraïm. Il animait depuis de nombreuses années le site populaire « Souvenirs d'Égypte ».

Les mots : intégrité, fidélité, amour de la vie définissent en toute simplicité et vérité notre Père.



Toute sa vie il a surpris par sa tolérance, synonyme pour lui de compréhension et de respect d'autrui, et par une élégance de cœur, d'esprit et de comportement. Avec notre Mère ils ont formé un couple fusionnel et ont rayonné d'une sérénité lumineuse.

Notre Père a été un lien des mémoires des juifs d'Égypte. Il a fait revivre cette Égypte qu'il a dû quitter en 1956, par ses histoires et anecdotes. Sa plume était légère, parfumée, nostalgique, portée par une émotion permanente des choses et des êtres. Il a transmis un témoignage d'une époque riche et colorée. Avec ses publications et son site (plusieurs milliers de visiteurs) il a fait se retrouver des familles de par le monde.

Papa, quand ta famille et tes amis penseront à toi un sourire de tendresse se dessinera sur leurs lèvres et une douce chaleur rayonnera dans leurs cœurs.

Pour une poursuite de notre association

Voici déjà 37 années que l'A.S.P.C.J.E. a été fondée par un groupe d'amis à l'époque quinquagénaires et plein de bonne volonté, mais malheureusement plusieurs d'entre nous ont disparu.

A la suite du décès de notre président et ami Jacques Hassoun nous avons décidé de poursuivre la tâche et de lancer sous une nouvelle forme notre bulletin "Nahar Misraïm". Puis ont été instituées les rencontres mensuelles des Cercles de lecture autour d'un écrivain qui attirent un certain nombre de nos membres et favorisent les contacts. D'autres actions moins visibles ont été menées telles que l'édition de livres ou la numérisation des anciens journaux juifs d'Égypte.

Un autre moment important est notre rencontre annuelle lors d'un repas ou d'un buffet autour d'un thème qui nous tient à cœur. Nous avons heureusement été rejoints et fortement aidés par une génération plus jeune qui a pris en charge la composition du bulletin, le lancement d'un site ou le compte rendu des conférences.

Par ce billet je voudrais faire appel à une nouvelle génération qui pourrait nous épauler dans les activités existantes et également donner un nouveau souffle à l'A.S.P.C.J.E.

Je comprends que leurs préoccupations ne sont pas complètement les nôtres et c'est pour cela que je suggère la création de nouvelles activités telles que par exemple un atelier de cuisine, centré sur les saveurs judéo égyptiennes que nous ont transmises nos parents et qui vont bientôt disparaître. Cet atelier pourra se réunir mensuellement chez l'un ou l'autre des participants, les recettes pourront être publiées dans le bulletin, et pourquoi pas être dégustées lors d'un repas annuel.

Une autre suggestion serait d'organiser des randonnées faciles dans nos belles forêts de la banlieue parisienne pour les plus jeunes et les moins jeunes encore valides. Nous avons également besoin de mieux faire connaître nos activités et nos actions. C'est pour cela que nous vous demandons de relayer nos courriels à vos amis qui pourraient être intéressés par exemple par les Cercles de lecture.

Pour ceux qui participent à d'autres organismes juifs nous pourrions vous fournir des affichettes à distribuer. Ce ne sont que des suggestions, mais à vous lecteurs de Nahar Misraïm de nous donner de nouvelles idées.

Ecrivez nous ou contactez-nous au 01 45 35 29 86 ou par courriel : aspcje@gmail.com.

André Cohen

DERNIERE MINUTE : Visite des autorités Égyptiennes aux Salons Hoche le 30 septembre, jour de Yom Kippour

Ils étaient deux : le ministre plénipotentiaire M. Hesham el Mekwad, et le premier secrétaire de l'ambassade égyptienne M. Mohamed Kandil, qui ont répondu positivement à l'invitation de l'Oratoire Égyptien et de l'Association Nebi Daniel en venant présenter leurs meilleurs vœux de bonne fête, renouant ainsi avec la tradition de l'époque faste en Égypte.

Ils ont été accueillis par Elie Michali, président de l'Oratoire, par Yves Fedida, Co-fondateur de l'Association Nebi Daniel, et par André Cohen, secrétaire général de l'ASPCJE.

Nous reviendrons sur cette visite et ses implications dans notre prochain bulletin.

Programme des prochaines activités

Les "Cercles de Lecture", organisés par André Cohen, se tiennent en général le samedi après-midi à 15 heures à la Maison des Associations du 12ème, 181 avenue Daumesnil, 75012 Paris – Métro Daumesnil ou Dugommier, mais consultez aussi nos annonces par courriel ou sur le Site.

Attention : Nous sommes parfois contraints de changer de lieu par suite d'indisponibilité de la salle, ou par prévision d'un public trop important. Nous vous prions donc de nous communiquer votre adresse mail afin de pouvoir vous en informer, ainsi que de tout changement d'adresse.

Dimanche 19 Novembre à 15 heures à l'Institut Protestant de théologie 83 Bld Arago 75014 Métro: Saint Jacques ou Denfert-Rochereau :

Rosie Pinhas-Delpuech écrivain et traductrice de l'hébreu, et **Leïla Sebbar** écrivain, dialogueront autour de leurs livres respectifs : « **L'angoisse d'Abraham** » chez Actes Sud, et « **L'Orient est rouge** » Ed. Elyzard. Notre amie **Rachel Cohen** sera la modératrice. Leurs deux ouvrages sont très différents mais ces deux écrivains ont la particularité d'être nées en Turquie pour Rosie et en Algérie pour Leïla et d'avoir le français comme langue commune.

Dimanche 3 décembre à 15 heures au Centre Alliance Edmond J. Safra-6 bis rue Michel-Ange 75016 Paris :

Nous projeterons le film très émouvant de Chris Marker "Description d'un combat", tourné en 1960 en Israël 12 ans après la déclaration d'indépendance. Un débat suivra, lequel j'en suis sûr sera très intéressant et sera animé par Samuel Blumenfeld.

Marioussa Vossen fille d'adoption de Chris Marker sera présente et pourra répondre à vos questions.

Un buffet et une vente de livres suivront, la séance se terminera vers 18h30.

PAF 20€, payables à l'entrée.

Merci de vous inscrire par courriel à : aspcje@gmail.com, ou auprès d'André Cohen, 8 rue des Tanneries, 75013 Paris, tél. 01 45 35 29 86.

Retenez aussi ces dates :

Samedi 6 Janvier 2018 intervention de Benjamin Stora à La Maison des Associations

Samedi 10 février 2018 intervention de Robert Naggar à La Maison des Associations.

Dans le cas où un auteur ou un sujet particulier vous tient à cœur, n'hésitez pas à nous le faire savoir et nous tâcherons de vous satisfaire.

Ecrivez nous par courrier ou par mail : aspcje@gmail.com